

SOLDER LE PASSÉ BRÛLANT

Alex R



Solder le Passé Brûlant

Par Alex R.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Ouverture du Bilan	4
Chapitre 2 : Audit de Terrain	10
Chapitre 3 : Passif Circulant	15
Chapitre 4 : La Variable Hugo	21
Chapitre 5 : Vices Cachés	27
Chapitre 6 : Frais de Gestion	32
Chapitre 7 : L'Amortissement Linéaire	37
Chapitre 8 : Dividende de Sang	43
Chapitre 9 : Inventaire de Choc	48
Chapitre 10 : Déficit d'Empathie	52
Chapitre 11 : Liquidation Judiciaire	58
Chapitre 12 : Le Grand Livre	64
Chapitre 13 : L'Apurement Final	70
Chapitre 14 : Bilan de Clôture	75
Chapitre 15 : Solde de Tout Compte	79

Chapitre 1

L'Ouverture du Bilan

Quarante-deux degrés. À ce niveau de température, l'air n'est plus un gaz, c'est une friction. Silas franchit la ligne des cinq cents mètres, le point de non-retour tactique. Sous ses pieds, le calcaire craque comme des os de débitants. Le domaine Beaufort s'étale devant lui : une carcasse de pierre et de suie, un actif toxique que le soleil finit de dévorer. Pour Silas, ce n'est pas un paysage. C'est un bilan comptable en phase terminale.

Il s'arrête, ajuste la sangle de son fusil de chasse. Le métal brûle à travers le tissu de sa chemise blanche, une pièce de coton égyptien à huit cents euros qu'il traite comme un linceul jetable. Il ne transpire pas. La sueur est une perte d'énergie, un dividende versé au vide. Il observe les ruines à travers ses jumelles de précision.

Le constat est sans appel : le passif est lourd.

Le manoir principal, ou ce qu'il en reste après l'incendie de l'hiver dernier, ressemble à une bouche édentée. Les poutres calcinées pointent vers le ciel comme des doigts accusateurs. Valeur immobilière : zéro. Valeur symbolique : négative. Silas scanne les points d'entrée. La porte principale est une béance. Les fenêtres du premier étage sont des orbites vides. Il note trois angles morts sur le flanc ouest, là où la végétation desséchée offre une couverture précaire. C'est par là que l'hémorragie commencera.

« On ne sauve pas une entreprise en faillite, murmure-t-il pour lui-même. On liquide les stocks. »

Il vérifie son chargeur. Six cartouches. Six signatures au bas d'un contrat de

renonciation définitive. Dans son esprit, les visages des héritiers Beaufort défilent comme des fiches de paie en retard. Bérénice, la paranoïaque. Arthur, le dispendieux. Charles, le lâche. Des lignes budgétaires inutiles. Des erreurs de casting dans une lignée qui a confondu influence et impunité pendant trois générations.

L'air est saturé de cendre. Une fine pellicule grise recouvre tout, transformant le domaine en un cimetière monochrome. Silas avance avec une économie de mouvement chirurgicale. Chaque pas est calculé pour minimiser l'exposition. Il utilise les ombres portées des chênes morts comme des couloirs de repli. Le ratio risque-récompense est sa seule boussole. S'approcher trop vite, c'est s'exposer à un tir réflexe d'Arthur, qui doit probablement cuver sa peur derrière un volet clos. S'approcher trop lentement, c'est laisser à Bérénice le temps de brûler les derniers titres de propriété.

Il atteint le premier muret d'enceinte. Le mortier s'effrite sous ses doigts. C'est l'image exacte de la fortune Beaufort : une façade imposante qui s'effondre dès qu'on applique une pression réelle. Silas sort son téléphone, consulte une carte thermique satellite reçue dix minutes plus tôt. Trois sources de chaleur à l'intérieur du périmètre. Deux au rez-de-chaussée, une dans les caves. Le noyau dur du passif.

Il range l'appareil. Le temps de la négociation est révolu. Les créanciers de l'ombre, ceux que Silas représente sans jamais les nommer, exigent un apurement total. Pas de restructuration de dette. Pas de délai de grâce. Juste une sortie de bilan définitive.

Il contourne une fontaine à sec où un Neptune de marbre semble implorer une clémence que Silas n'a pas en stock. Il analyse le terrain. Le sol est jonché de débris de verre et de douilles percutées. Les Beaufort se sont déjà entre-déchirés avant même son arrivée. C'est le propre des familles en décomposition : elles consomment leurs propres ressources jusqu'à l'auto-destruction. Silas n'est là que pour acter le dépôt de bilan.

Il arrive à l'entrée de la cuisine, une porte de service défoncée. L'odeur change. Ce n'est plus seulement la cendre et le calcaire. C'est l'odeur de la peur confinée, un mélange de sueur rance et d'alcool bon marché. Silas arme son fusil. Le clic mécanique est le seul son qui déchire le silence de plomb de la vallée. C'est le bruit de l'ouverture des marchés.

« Bérénice ? » lance-t-il d'une voix neutre, dépourvue de toute inflexion émotionnelle.

Pas de réponse. Juste le craquement d'un plancher à l'étage. Un mouvement de panique. Silas sourit intérieurement. La panique est un levier puissant. Elle pousse à l'erreur, et l'erreur est un coût que ses cibles ne peuvent plus se permettre.

Il pénètre dans la pénombre de la demeure. La transition thermique est brutale. De quarante-deux degrés à une moiteur sépulcrale. Ses yeux s'adaptent instantanément. Il ne regarde pas les meubles dévastés ou les portraits de famille lacérés. Il cherche les lignes de tir. Il identifie les zones de repli. Il est un auditeur dans un champ de mines.

Au bout du couloir, une silhouette se découpe. C'est Arthur. Il tient un vieux fusil de chasse avec la maladresse d'un homme qui n'a jamais rien tenu de plus lourd qu'un carnet de chèques. Ses mains tremblent. Son ratio de précision doit avoisiner les 10 %. Un investissement médiocre.

« Silas ? C'est toi ? » la voix d'Arthur est un dérailleur cassé.

« Le passif est trop lourd, Arthur, répond Silas en avançant d'un pas mesuré. On ferme les comptes. »

« On peut s'arranger ! J'ai des garanties... en Suisse... des comptes numérotés que mon père... »

« Les garanties n'existent que si elles sont liquides, Arthur. Les tiennes sont gelées depuis 1998. Tu es une dette non recouvrable. »

Silas lève son arme. Il ne ressent ni haine ni plaisir. C'est une opération de maintenance. Un ajustement structurel. Arthur essaie de lever son fusil, mais il est trop lent. Son temps de réaction est celui d'un marché en récession. Silas presse la détente.

Le coup de feu tonne dans le hall, un impact sec qui met fin à trente ans de débauche et de mauvaise gestion. Arthur s'effondre contre un buffet Louis XV. Le sang tache la tapisserie, une perte sèche supplémentaire sur un actif déjà déprécié. Silas ne vérifie même pas le pouls. Il connaît son métier. Le premier poste de dépense est supprimé.

Il reste deux lignes à rayer.

Il recharge, éjectant la douille vide qui tinte sur le marbre. Le son est celui d'une pièce de monnaie tombant dans une sébile vide. Silas se dirige vers l'escalier. L'air est saturé de poudre et de poussière. Il monte les marches une à une, chaque craquement de bois étant une information tactique. Bérénice est en haut. Il l'entend respirer. Une respiration courte, saccadée. La respiration d'une actionnaire qui voit le cours de sa vie s'effondrer en direct.

« Bérénice, appelle-t-il. Ne rends pas la liquidation plus coûteuse qu'elle ne l'est déjà. »

« Tu n'auras rien ! hurle-t-elle depuis l'ombre d'une chambre. Les titres sont cachés ! Sans moi, le domaine ne vaut rien ! »

« Le domaine ne vaut déjà rien, Bérénice. Je ne suis pas venu pour les titres. Je suis venu pour la symétrie. Le grand livre doit être équilibré. »

Il atteint le palier. Une porte claque au fond du couloir. Silas ne court pas. Il n'a pas besoin de courir. Le temps est son allié, la chaleur son complice. À quarante-deux degrés, tout finit par s'immobiliser. Il avance, le fusil à l'épaule, l'œil rivé sur la ligne de mire. Il est le point final d'une phrase commencée il y a un siècle par un patriarche véreux.

Il s'arrête devant la porte de la chambre de maître. Il analyse le bois, les gonds, l'espace sous la porte. Bérénice est juste derrière. Il peut sentir son parfum coûteux se mêler à l'odeur de la mort. C'est le parfum de la fin d'un empire.

« On ouvre le bilan, Bérénice », dit-il d'un ton glacial.

Il enfonce la porte d'un coup de botte précis. L'impact est net. La serrure cède comme une promesse électorale. À l'intérieur, la lumière du soleil couchant traverse les persiennes, découpant la pièce en tranches d'or et d'ombre. Bérénice est là, debout près de la fenêtre, un bidon d'essence à la main. Elle veut brûler les derniers restes. Elle veut une sortie de scène spectaculaire.

Silas l'ajuste. Il voit le levier de sa peur, la tension dans ses doigts.

« Brûle-le, Bérénice. Ça ne changera pas le solde. La dette est déjà payée. »

Elle marque un temps d'arrêt. Ses yeux s'écarquillent. « Quoi ? »

« Ton père a payé il y a vingt ans. Mais l'administration déteste les dossiers clos trop simplement. Il faut une procédure. Un rituel de clôture. »

Il ne lui laisse pas le temps de traiter l'information. Dans le business de la mort, l'asymétrie d'information est l'arme ultime. Il tire.

Le corps de Bérénice bascule par la fenêtre, emportant avec elle ses illusions de

grandeur. Le bidon d'essence se répand sur le parquet, mais Silas s'en moque. Le feu n'est qu'un agent de nettoyage.

Il reste Charles. Le dernier héritier. Celui qui se cache dans les caves, là où les secrets de famille sont stockés comme du mauvais vin. Silas se retourne et redescend. Il vérifie sa montre. L'opération est dans les temps. Le coût opérationnel est maîtrisé.

Il s'enfonce dans les entrailles du domaine, là où la chaleur ne pénètre pas, mais où l'obscurité est totale. Il allume sa lampe tactique. Le faisceau balaie les voûtes de pierre. Des caisses de documents, des bouteilles poussiéreuses, des coffres vides. Le patrimoine Beaufort résumé en un tas de débris.

Charles est prostré dans un coin, serrant contre lui un coffret en fer blanc. Il pleure. Une réaction émotionnelle inutile. Un gaspillage de fluides corporels.

« C'est fini, Charles. Le marché a parlé. »

Silas lève son fusil pour la dernière fois. Le silence de la cave est celui d'un coffre-fort qu'on vient de vider. Il n'y a plus de cris, plus de négociations, plus de sursis. Juste le constat final d'une faillite inévitable.

Il appuie sur la détente.

Le bilan est clos. Le passif est soldé. Silas ressort dans la chaleur écrasante de la vallée. Il ne se retourne pas sur le domaine qui commence à s'embraser derrière lui. Il marche vers sa voiture, une berline noire garée à la limite du périmètre. Il sort son carnet, tire un trait horizontal sur la page "Beaufort".

Zéro. Le chiffre parfait.

Chapitre 2

Audit de Terrain

L'air à l'intérieur du « Tabac de la Place » a le goût du plomb et de la nicotine froide. Quarante-deux degrés à l'ombre, et l'ombre elle-même semble en train de fondre. Silas ne transpire pas. La sueur est une perte de ressources, un aveu de faiblesse organique. Il pose sa mallette en aluminium sur le comptoir en zinc poisseux. Le propriétaire a quitté les lieux trois jours plus tôt, emportant la caisse et laissant les dettes. Un actif toxique abandonné au bord de la route.

Silas déploie les cartes cadastrales. Le papier craque, sec comme un vieil os. Il utilise des cartouches de fusil de chasse comme presse-papiers pour maintenir les bords. La zone 42-B. Le domaine Beaufort. Vu d'ici, à l'échelle 1/5000e, l'empire n'est qu'une série de polygones irréguliers, une géométrie de la cupidité. Les parcelles s'imbriquent mal, héritage de successions bâclées et de rachats agressifs sous le Second Empire.

Il sort un stylo à bille noir, pointe fine. Il entoure le moulin, la vigne basse, et la villa principale. Trois centres de coûts. Trois foyers d'instabilité.

« L'optimisation fiscale par le vide », murmure-t-il.

Le silence du village est soudain rompu par le crissement de pneus sur le gravier. Une berline allemande. Trop lourde, trop voyante, un investissement de parvenu. Silas ne lève pas les yeux de sa carte. Il compte les secondes. Le claquement d'une portière. Des pas lourds. Le type ne cherche pas la discrétion ; il cherche à marquer son territoire. Une erreur de débutant. En affaires comme en guerre, celui qui fait du bruit paie la facture à la fin.

L'homme entre. Il est massif, une armoire à glace en costume de lin froissé, l'uniforme standard des gardes de Hugo Beaufort. Il porte des lunettes de soleil miroir, un accessoire qui cache le regard mais limite le champ de vision périphérique de 15 %. Un mauvais calcul.

« C'est fermé, l'ami », lance le garde. Sa voix est grasse, chargée de menaces inutiles.

Silas marque un point rouge sur la carte, exactement à l'emplacement du bureau de tabac. « Je fais l'inventaire. »

Le garde s'approche, ses chaussures de cuir ciré grinçant sur le sol jonché de mégots. Il pose une main sur le bord de la carte cadastrale. Une agression physique sur un document de travail. Silas évalue l'individu. Unité de coût : élevée. Valeur ajoutée : nulle. Risque de contagion : immédiat.

« Hugo ne veut personne sur la zone. Tu remballes ton papier peint et tu dégages avant que je te facture les frais de déplacement. »

Silas lève enfin les yeux. Son regard est un scanner thermique. Il analyse la posture du garde. Le poids est sur la jambe gauche. La main droite est proche de la hanche, sous la veste. Un holster de ceinture. Probablement un Glock 17. Efficace, mais prévisible.

« Hugo Beaufort est en cessation de paiement, dit Silas d'une voix monocorde. Ses actifs sont gelés. Ses garanties morales sont nulles. Vous travaillez pour un cadavre financier. »

Le garde fronce les sourcils. L'insulte est trop complexe pour lui, mais il en saisit l'odeur. Il réduit la distance. Il veut intimider. Il ignore que dans l'espace de Silas, la proximité n'est pas une menace, c'est une opportunité de réduction des coûts de

mouvement.

« Tu parles trop, le binoclard. »

Le garde tend le bras pour saisir le col de Silas. C'est le signal.

Le mouvement de Silas est une transaction haute fréquence. Rapide, invisible, définitive. Sa main gauche dévie le poignet du garde tandis que sa main droite saisit un coupe-papier en acier chirurgical dissimulé sous la carte. Un instrument de précision pour ouvrir le courrier et les carotides.

La lame pénètre sous le menton, traverse le plancher buccal et vient se loger dans la base du cerveau. Pas de cri. Pas de lutte. Juste le bruit sourd d'un système qui s'éteint. Silas maintient le corps un instant, guidant la chute pour éviter les éclaboussures sur les cartes cadastrales. Le sang sur le papier rend les coordonnées illisibles. La propreté est une exigence opérationnelle.

Le colosse s'effondre derrière le comptoir. Silas regarde sa montre. Durée de l'opération : 1,4 seconde. Coût en munitions : zéro.

Il récupère le Glock du garde. Il vérifie le chargeur. Plein. Il glisse l'arme dans sa propre ceinture. Un transfert d'actifs. Il ramasse le coupe-papier, l'essuie soigneusement sur la cravate en soie de l'homme au sol. La soie est un excellent absorbant, l'une de ses rares utilités.

Silas revient à sa carte. Il prend son carnet de notes, une reliure en cuir noir où chaque page représente une vie ou une dette. Il cherche le nom : *M. Lefebvre, Sécurité rapprochée (Hugo Beaufort)*.

Il tire un trait horizontal, ferme et rectiligne, sur le nom.

« Amortissement total », dit-il pour lui-même.

Il se remet au travail. Il doit localiser le point de rupture de la clôture sud. Hugo Beaufort se terre dans la villa, protégé par trois autres unités similaires à celle qui gît maintenant sous le zinc. Un passif de quatre hommes. Une charge fixe qu'il faut éliminer pour atteindre le cœur du bilan.

Silas sort un téléphone satellite. Il compose un numéro court. Cryptage de niveau 4.

« Ici Silas. L'audit de terrain a commencé. Premier poste de dépense supprimé. Je procède à la restructuration de la zone sud. Prévoyez le ramassage des déchets en fin de cycle. »

La voix à l'autre bout est une distorsion métallique. « Et Bérénice ? »

« Elle est une variable d'ajustement. Si elle est solvable, elle survit. Si elle fait partie de la dette, elle sera soldée avec le reste. »

Il raccroche.

La chaleur dehors semble augmenter d'un cran. Le goudron de la route commence à bouillonner, libérant des vapeurs toxiques. Silas replie ses cartes avec une précision millimétrée. Chaque pli est net. Chaque angle est droit. Il range le tout dans sa mallette.

Il jette un dernier regard au garde. L'homme ne ressemble plus à un être humain ; il n'est plus qu'une erreur d'écriture dans un grand livre comptable que Silas est chargé de clôturer. Le sang commence à former une mare sombre qui s'étend vers les paquets de cigarettes périmées.

Silas sort du bureau de tabac. Il ne ferme pas la porte. La propriété n'a plus de valeur.

Il marche vers la lisière du bois, là où le domaine Beaufort commence réellement. Les arbres sont calcinés par la sécheresse, des squelettes de bois noir qui attendent l'étincelle finale.

Il sent le poids du Glock contre sa hanche. C'est un levier. Un outil de négociation pour la suite des événements. Hugo Beaufort pense sans doute que le pouvoir réside dans les titres de propriété et les coffres-forts. Il se trompe. Le pouvoir réside dans la capacité à rayer un nom sans trembler.

Silas s'enfonce dans les fourrés. Le sol craque sous ses pas. Il avance avec la régularité d'un métronome. Dans sa tête, les chiffres défilent. Le coût de la vie, le prix de la mort, et la marge bénéficiaire de la justice.

La villa apparaît au loin, une carcasse de pierre blanche dominant la vallée. Elle a l'air d'un mausolée. C'est approprié. Silas n'est pas venu pour hériter. Il est venu pour liquider.

Le prochain poste budgétaire est à deux cents mètres. Un mirador improvisé près de la citerne. Silas ajuste ses lunettes. Le soleil tape fort, mais sa vision est claire.

Le passif est encore trop lourd. Il est temps de réduire la voilure.

Il sort une pastille de menthe, la croque. Le froid artificiel envahit sa gorge. C'est la seule sensation qu'il s'autorise. Le reste n'est que gestion de flux.

Il arme le percuteur du Glock. Le clic métallique est le seul son dans la fournaise.

La séance est ouverte.

Chapitre 3

Passif Circulant

L'écran de la tablette tactique grésille, saturé par les radiations infrarouges d'un domaine qui finit de s'auto-consumer. Sur le moniteur, Bérénice Beaufort n'est qu'une tache d'un blanc incandescent, une anomalie thermique errant au milieu des décombres de l'Épicentre. Silas ajuste le contraste. La silhouette vacille, s'arrête, repart. Elle ressemble à une erreur de calcul dans un bilan comptable par ailleurs impeccable.

Silas observe la valeur résiduelle de la cible. Elle porte un collier de perles de culture et une bague en émeraude de Colombie qui, à eux seuls, pourraient financer une petite milice privée pendant six mois. Dans ce décor de béton éclaté et de poutres calcinées, ces bijoux sont des passifs circulants. Ils pèsent sur son cou, ralentissent sa fuite, attirent l'œil. Pour Silas, Bérénice n'est plus une femme, ni même une héritière. C'est un actif toxique dont la dépréciation est devenue exponentielle.

— Unité 1 à Contrôle. La cible est en position dans la zone de tri.

La réponse crépite dans l'oreillette, sèche comme un coup de trique.

— Reçu, Unité 1. Évaluez le potentiel de récupération.

— Nul, répond Silas en observant Bérénice trébucher sur un morceau de marbre de Carrare. Elle est en état de faillite personnelle et morale. Valeur de liquidation : le prix des bijoux. Mais elle remplit sa fonction. Elle est le miel. Les mouches arrivent.

Il déplace son viseur thermique vers la périphérie de l'écran. Trois autres signatures

de chaleur, plus diffuses, plus tactiques, s'approchent par le flanc sud. Les créanciers. Des cousins éloignés, des associés de second rang, des vautours en costume de safari venus réclamer leur part du cadavre Beaufort avant que le fisc ou la mort ne s'en saisissent. Silas sourit. Le sourire est une dépense d'énergie inutile, il l'efface aussitôt.

Il quitte son poste d'observation. Ses bottes ne font aucun bruit sur le sol couvert de cendres. Le silence ici a un coût : chaque craquement pourrait déclencher une réaction en chaîne qu'il n'a pas budgétée. Il s'enfonce dans les couloirs de l'Épicentre, là où l'air est saturé d'une odeur de luxe brûlé — cuir de Cordoue, vieux papiers, et cette pointe d'ozone qui suit les incendies électriques.

Il débouche sur la galerie surplombant le grand hall. En bas, Bérénice s'est arrêtée devant un miroir brisé. Elle ajuste son collier. Un geste réflexe. Une habitude de classe qui survit à la catastrophe.

— Bérénice, dit Silas. Sa voix est basse, calibrée pour ne pas porter au-delà de la pièce.

Elle sursaute, pivote. Ses yeux sont injectés de sang, sa peau est grise sous la sueur. Elle cherche l'origine du son, mais Silas reste dans l'ombre, une colonne de pierre entre lui et la lumière crue qui tombe du toit effondré.

— Qui est là ? Silas ? C'est toi ?

— Le nom n'a pas d'importance, répond-il. Seul le solde compte. Vous êtes à découvert, Bérénice.

— J'ai les titres ! hurle-t-elle en brandissant un tube en cuir noir. Les propriétés de la vallée, les droits miniers... Tout est là ! On peut négocier. Je peux vous donner un pourcentage.

— Le marché est fermé, Bérénice. Les titres que vous tenez sont libellés dans une monnaie qui n'existe plus. Vous essayez de vendre des actions d'une société déjà liquidée.

Il observe les trois signatures thermiques sur sa tablette, accrochée à son avant-bras gauche. Ils sont à l'entrée du hall. Ils attendent que le dialogue s'installe pour localiser la source du bruit. Silas le sait. Il les utilise.

— Ils arrivent, Silas ! Ils vont me tuer pour ces papiers ! Aide-moi et je te donne la moitié. Non, soixante pour cent !

— Vous parlez encore en termes de profit, Bérénice. C'est votre erreur structurelle. À ce stade, on ne cherche plus le profit. On cherche à limiter la perte.

Un mouvement brusque à l'entrée du hall. Un homme en treillis urbain, un fusil d'assaut à la main, se glisse derrière une statue décapitée. C'est le cousin Étienne. Un amateur avec des dettes de jeu et une ambition inversement proportionnelle à son intelligence tactique.

Silas lève son Glock. Il n'éprouve aucune colère, aucune excitation. Juste la satisfaction d'un travail d'audit bien préparé.

— Étienne est à dix heures, Bérénice. Il ne veut pas vos titres. Il veut votre disparition pour que sa propre branche devienne l'unique ayant-droit. C'est une fusion-acquisition par élimination physique.

— Tue-le ! supplie Bérénice. Tue-les tous !

— Le coût d'une balle est négligeable, dit Silas. Mais le coût diplomatique d'un meurtre non autorisé est trop élevé. Sauf si c'est de la légitime défense.

Il tire une fois. Non pas sur Étienne, mais sur le lustre de cristal qui pend encore au plafond, retenu par un câble d'acier à moitié sectionné. Le projectile sectionne le dernier lien. Le lustre s'abat dans un fracas de verre et de métal, soulevant un nuage de poussière de plâtre.

Dans la confusion, Étienne panique et lâche une rafale. Les balles déchirent le vide, frappant le miroir derrière Bérénice. Elle hurle et se jette au sol.

— Voilà, murmure Silas. Le passif devient circulant.

Il se déplace avec une fluidité de prédateur, contournant la galerie pour se retrouver au-dessus d'Étienne. Il voit le sommet du crâne du cousin, ses mains tremblantes sur le garde-main de son arme. Silas évalue l'option : une élimination propre fermerait ce dossier, mais laisserait les deux autres créanciers en liberté. Il a besoin d'un regroupement d'actifs.

Il lance une grenade fumigène au centre du hall.

L'épaisse fumée grise envahit l'espace en quelques secondes. Bérénice tousse, aveuglée. Étienne recule, cherchant une sortie. Les deux autres hommes, restés en retrait, s'engouffrent dans le hall, pensant que l'assaut a commencé.

Silas active sa vision nocturne. Le monde devient vert et noir, une grille de données où chaque mouvement est une variable. Il descend l'escalier de service, émerge derrière les deux nouveaux arrivants.

— Messieurs, dit-il.

Ils se retournent. Trop tard. Silas ne tire pas pour tuer, pas encore. Il vise les jambes. Deux détonations sèches. Les hommes s'effondrent, leurs cris étouffés par la fumée.

Étienne, paniqué, tente de fuir vers la sortie principale, mais Silas l'intercepte d'un coup de crosse magistral dans les reins.

En trois minutes, le hall est sécurisé. La fumée se dissipe lentement. Bérénice est prostrée, serrant son tube de cuir contre elle comme un fétiche. Les trois créanciers sont au sol, neutralisés.

Silas s'approche de Bérénice. Il ramasse le tube. Il l'ouvre, jette un coup d'œil aux documents à l'intérieur. Des parchemins jaunis, des sceaux de cire, des signatures de ministres morts depuis des décennies.

— De la paperasse, dit-il en laissant tomber le tube dans les cendres. De la dette déguisée en héritage.

— Tu ne peux pas faire ça... balbutie Bérénice. C'est toute ma vie.

— Votre vie est un bilan négatif, Bérénice. Vous avez consommé plus de ressources que vous n'en avez générées. La famille Beaufort est en cessation de paiements depuis 1984. Tout ce qui a suivi n'était qu'une cavalerie financière. Je suis l'expert-comptable envoyé par le destin pour solder les comptes.

Il se tourne vers les trois hommes qui gémissent sur le sol.

— Vous aussi. Vous pensiez récupérer une mise ? Il n'y a pas de mise. Il n'y a que des ruines et de la chaleur.

Il sort un téléphone satellite, compose un numéro court.

— Ici Unité 1. Le passif est regroupé. L'Épicentre est sécurisé. Envoyez l'équipe de nettoyage pour la saisie finale.

Il raccroche. Il regarde Bérénice, qui pleure maintenant silencieusement. Ses bijoux brillent encore, mais ils n'ont plus d'éclat. Ils ne sont plus que des objets.

— Qu'est-ce que tu vas faire de nous ? demande Étienne, la voix brisée par la douleur.

Silas range son arme. Il ajuste sa chemise blanche, toujours impeccable malgré la fournaise.

— Je ne fais rien. Je constate. La liquidation est un processus naturel. Le feu a commencé le travail, je vais juste m'assurer qu'il ne reste rien à auditer demain matin.

Il se dirige vers la sortie, marchant d'un pas régulier. Derrière lui, les gémissements des blessés se mêlent au craquement des braises qui couvent encore sous les décombres. Il ne se retourne pas. Un bon liquidateur sait quand une affaire est close.

Il sort dans la fournaise de la vallée. 40 degrés. L'air vibre. Silas sort une nouvelle pastille de menthe, la croque. Le froid artificiel lui rappelle qu'il est encore du bon côté de la colonne.

Le dossier Beaufort est classé. Le suivant attend déjà sur le bureau.

La séance est levée.

Chapitre 4

La Variable Hugo

Le premier coup de calibre 12 arrache un morceau de corniche en calcaire. La poussière retombe sur la chemise de Silas. Il ne cille pas. Il consulte sa montre : 14h02. La température au sol frise les quarante-deux degrés. Dans cette fournaise, chaque mouvement est un investissement. Hugo « Le Porc » Beaufort est en train de faire banqueroute.

Un deuxième coup. Puis un troisième. Hugo pilonne l'aile Ouest avec la régularité d'un marteau-piqueur défectueux. Il hurle des insanités, le gosier brûlé par le soufre et la sueur. Pour Silas, ce n'est pas de la rage, c'est une erreur de gestion. Hugo gaspille ses munitions, son énergie et son oxygène. C'est une hémorragie de ressources dans un marché fermé.

Silas est adossé à un pilier de soutènement, dans l'ombre relative de la galerie. Il observe la trajectoire des gerbes de plomb. Hugo tire à l'aveugle. Il cherche à saturer l'espace, à forcer une réaction. C'est la stratégie du désespoir : augmenter le volume sonore pour masquer l'absence de levier.

— Hugo, tu brûles ton capital, lance Silas. Sa voix est plate, dépourvue d'écho. Elle ne porte pas, elle tranche.

— Je vais te transformer en passoire, connard ! hurle Hugo depuis l'étage. Je sais que t'es là ! Je sens l'odeur de ton fric et de ton mépris !

Silas esquisse un sourire qui ne monte pas jusqu'aux yeux. Le mépris n'est pas une émotion, c'est une unité de mesure. Hugo est un actif toxique. Trop bruyant, trop

instable, incapable de comprendre que la valeur du domaine Beaufort ne réside plus dans ses pierres, mais dans le silence qui suivra leur chute.

Un nouveau tir pulvérise un vase Ming déjà fêlé. Un actif de moins.

— Le plomb coûte cher, Hugo. Et la sueur ne se rachète pas. Tu as encore trois cartouches dans ton magasin, si tu n’as pas perdu le compte. Après ça, tu devras recharger. Et recharger, c’est du temps mort. C’est une fenêtre de tir pour la concurrence.

— La concurrence, c’est moi ! Je suis le dernier Beaufort !

— Non. Tu es le dernier passif. Bérénice est l’actif. Toi, tu n’es que la dette qui court.

Silas se décolle du pilier. Il se déplace avec une économie de mouvement chirurgicale. Il ne court pas, il glisse. Il connaît la topographie de la ruine mieux que celui qui y est né. Il a audité chaque recoin, chaque fissure. Il sait que le plancher de l’aile Ouest est miné par l’incendie de la veille. Une structure en sursis.

Hugo recharge. Le cliquetis du métal sur le métal résonne dans le hall vide. Silas compte. Une seconde. Deux secondes. C’est le temps qu’il faut pour un réajustement de portefeuille.

Il sort de l’ombre au moment précis où Hugo referme sa culasse. Silas ne lève pas son arme tout de suite. Il veut que Hugo voie le bilan comptable.

— Regarde-toi, Hugo. Tu transpires, tu trembles. Ton rythme cardiaque doit être à cent quarante. À ce rythme-là, ton cerveau ne traite plus les données, il ne fait que réagir. Tu es en train de liquider tes propres chances de survie pour un titre de propriété qui n’est plus coté nulle part.

Hugo braque son fusil. Ses mains sont poisseuses. Le canon oscille. La chaleur déforme l'air entre eux, créant un effet de mirage.

— Tais-toi. Tais-toi et donne-moi les codes du coffre. Bérénice m'a dit que tu les avais.

— Bérénice ment pour survivre. C'est sa seule compétence. Il n'y a plus de coffre, Hugo. Le coffre a été vidé en 2008 pour éponger les pertes de votre branche aux Bahamas. Ce qu'il reste ici, c'est du passif historique. Des souvenirs et de la poussière.

— menteur !

Hugo presse la détente. Silas a déjà anticipé le vecteur. Il pivote sur son axe, un mouvement de déportation latérale fluide. La charge de plomb siffle à dix centimètres de son épaule et va s'écraser dans un portrait d'ancêtre dont les yeux disparaissent sous l'impact.

— Mauvais rendement, commente Silas.

Il lève son propre fusil. Un modèle de précision, entretenu comme une horloge suisse. Pas de fioritures. Juste de l'efficacité balistique.

— Maîtrise tes coûts, Hugo. C'est la première règle.

Silas ne tire pas. Il attend. Il voit la goutte de sueur qui perle sur le front de Hugo, qui descend lentement vers son œil gauche. Hugo cligne des paupières. C'est la faille. L'instant où le marché bascule.

Silas presse la détente. Le coup est sec, net. La balle de calibre 12, une Brenneke massive, ne cherche pas à faire de l'art. Elle cherche à fermer le dossier. Elle percute

l'épaule de Hugo, le projetant en arrière contre la rambarde vermoulue de la galerie.

Le bois craque. Un son de rupture structurelle. Hugo bascule. Il tombe de quatre mètres et s'écrase sur la table de la salle à manger, celle-là même où trois générations de Beaufort ont planifié leurs trahisons. La table explose sous le poids.

Silas s'approche du bord de la galerie. Il regarde en bas. Hugo est étalé au milieu des débris, le souffle court, le bras gauche réduit en bouillie sanglante. Il n'est plus une menace. Il est une ligne de dépense exceptionnelle qu'il faut maintenant passer en pertes et profits.

Silas descend l'escalier d'un pas mesuré. Il ne se presse pas. Le temps est devenu son allié. Hugo essaie de ramper, ses doigts griffant le parquet calciné.

— Pourquoi ? râle Hugo. On aurait pu s'arranger... On aurait pu partager...

Silas s'arrête à deux mètres de lui. Il ajuste le col de sa chemise.

— Partager quoi, Hugo ? Le vide ? La dette est globale. Pour que le bilan soit propre, il faut que la colonne des héritiers soit à zéro. C'est une question de symétrie. Si je te laisse en vie, tu deviens une créance douteuse. Tu reviendras réclamer des intérêts. Tu créeras de l'instabilité. Et l'instabilité, c'est mauvais pour les affaires.

Silas pointe le canon sur le front de Hugo.

— Tu n'es pas une victime, Hugo. Tu es une erreur d'écriture. Je suis juste là pour la correction.

— Bérénice... elle ne te laissera pas faire...

— Bérénice a déjà signé son acte de cession. Elle a compris avant toi que dans ce

monde, on ne possède que ce qu'on est capable de liquider. Elle a liquidé son frère pour une promesse de sortie de crise. C'est une femme d'affaires pragmatique.

Hugo écarquille les yeux. La trahison est une pilule amère, difficile à avaler sans eau par quarante degrés.

— Elle a... elle a fait quoi ?

— Elle a optimisé sa position. Elle a réduit la voilure.

Silas appuie sur la détente. Le bruit est définitif. Le corps de Hugo a un dernier sursaut, puis s'immobilise. Le silence revient, lourd, oppressant, seulement troublé par le crépitement lointain d'une poutre qui finit de se consumer.

Silas sort un carnet de sa poche intérieure. Il tire un stylo bille et trace un trait horizontal et précis sur le nom de Hugo. La page est presque propre.

Il range son carnet et se tourne vers l'ombre au fond de la pièce.

— Tu peux sortir, Bérénice. La variable a été éliminée. Le coût opérationnel a été absorbé.

Bérénice émerge des rideaux de velours poussiéreux. Elle tremble, mais ses yeux brillent d'une lueur cupide. Elle regarde le cadavre de son frère comme on regarde un vieux meuble encombrant dont on vient enfin de se débarrasser.

— C'est fini ? demande-t-elle.

— Pour lui, oui. Pour toi, l'audit commence.

Silas recharge son fusil. Le clic est le seul son qui compte dans cette vallée morte.

— On ne solde pas un passé comme celui des Beaufort avec un seul cadavre, Bérénice. Il reste encore quelques écritures à vérifier.

Il fait un pas vers elle. La chaleur semble redoubler d'intensité.

— Passons au chapitre suivant.

Chapitre 5

Vices Cachés

L'escalier s'enfonce dans les entrailles du domaine comme une gorge sèche. Silas pousse Bérénice devant lui. Le canon du fusil effleure les vertèbres de l'héritière. C'est un contact froid, un rappel à l'ordre comptable.

— Descends. La cave est la seule pièce qui garde encore une valeur résiduelle.

Bérénice trébuche. Ses talons claquent sur la pierre calcaire. L'air change. En haut, la canicule écrase tout. Ici, l'humidité est une morsure acide. Ça sent le vin tourné, le salpêtre et quelque chose de plus lourd. Une odeur de placard fermé depuis quarante ans.

— Il n'y a rien ici, Silas. Juste des bouteilles vides et des dettes.

— Il y a toujours quelque chose sous les fondations d'un empire, Bérénice. Un actif caché. Une réserve de valeur que ton père a oublié de déclarer au fisc. Ou au diable.

Ils atteignent le cellier. La lampe torche de Silas découpe l'obscurité en tranches nettes. Les rayons frappent les casiers à bouteilles, squelettes de bois rongés par les termites. Silas ne regarde pas les étiquettes. Les millésimes ne l'intéressent pas. Il cherche la faille dans la structure.

Il s'arrête au centre de la pièce. Le sol est dallé de larges pierres grises. L'une d'elles présente un joint plus clair. Un défaut d'étanchéité dans le mensonge familial.

— Le cadastre indique une surface de trente mètres carrés pour ce cellier, dit Silas

d'une voix monocorde. Mes calculs arrivent à vingt-huit. Où sont les deux mètres manquants, Bérénice ?

Elle ne répond pas. Elle s'adosse à un pilier, les mains tremblantes cherchant un appui dans le vide. Sa respiration est un sifflement irrégulier. Un mauvais investissement pulmonaire.

— L'espace ne se perd pas, reprend Silas. Il se transforme. Ou il se dissimule. En gestion de patrimoine, on appelle ça un hors-bilan.

Il pose son fusil contre un mur et ramasse une barre à mine qui traînait près d'un vieux pressoir. L'outil est lourd, honnête. Silas l'insère dans l'interstice de la dalle. Il pèse de tout son corps. Le métal grince contre la pierre. C'est le son d'une vérité qu'on arrache à la gorge d'un mourant.

— Arrête, murmure Bérénice. Tu vas fragiliser la structure.

— La structure est déjà morte. Je ne fais qu'accélérer la liquidation.

La dalle cède dans un craquement sec. Silas la bascule. Un nuage de poussière s'élève, chargé d'une puanteur organique qui sature instantanément l'espace. Ce n'est plus de l'humidité. C'est de la putréfaction fossilisée.

Silas braque sa lampe vers le trou.

Au fond, dans une cavité de terre battue, reposent des fragments blancs. Des ossements. Trop petits pour un adulte. Trop parfaits pour être accidentels. Un petit crâne, fêlé comme une porcelaine de prix, émerge de la poussière. À côté, les restes d'un linceul qui fut autrefois de la soie. La soie des Beaufort.

Silas observe la scène avec la neutralité d'un commissaire-priseur devant un lot

invendable.

— Un infanticide, analyse-t-il. Voilà le vice caché. L'hypothèque ultime.

Bérénice s'effondre sur les genoux. Ses bijoux tintent contre le sol, un bruit de monnaie dévaluée.

— C'était il y a vingt ans, hoquette-t-elle. Un accident. Une erreur de parcours. Hugo voulait tout dire. Le domaine aurait été saisi. La lignée aurait pris fin dans le déshonneur. J'ai protégé l'actif, Silas. J'ai sauvé le nom.

Silas se tourne vers elle. Ses yeux sont deux fentes sombres.

— Tu n'as rien sauvé du tout. Tu as juste créé une dette à taux variable. Et les intérêts ont couru pendant deux décennies. Aujourd'hui, le marché réclame son dû.

Il s'approche d'elle, la barre à mine toujours à la main.

— En termes de business, Bérénice, ton geste est une catastrophe. Tu as transformé un bien immobilier de prestige en une scène de crime non prescriptible. La valeur marchande de ce domaine vient de tomber à zéro. Moins que zéro. C'est une créance irrécouvrable.

— On peut recouvrir la dalle, supplie-t-elle. Personne ne sait. Hugo est mort. Tu es le seul. Je te donne tout. Les parts de la holding, les comptes en Suisse, tout.

— Tu n'as rien à donner, Bérénice. Tu es en état d'insolvabilité morale. Et dans mon métier, c'est le seul critère qui compte pour une exécution forcée.

Silas sort son carnet. Il cherche la page des Beaufort. Sous le nom de Hugo, il écrit celui de Bérénice. Il ne coche pas encore la case. Il vérifie les colonnes.

— L’audit est formel, dit-il en refermant le carnet. La lignée Beaufort est un trou noir financier. Chaque génération a consommé le capital de la suivante. Ce bébé sous la dalle, c’était le dernier dividende que vous avez refusé de payer.

Il ramasse son fusil. Le clic de la culasse résonne dans la cave comme un couperet de guillotine sur un parquet de bourse.

— La purge n’est pas une punition, Bérénice. C’est une mesure d’assainissement du marché. On ne bâtit rien sur des cadavres non déclarés. Ça fausse les prix.

Bérénice lève les yeux vers lui. Elle ne voit plus un homme. Elle voit le bras armé d’une fatalité comptable.

— Qu’est-ce que tu vas faire ?

— Clôturer l’exercice.

Silas recule d’un pas, ajustant sa position pour un maximum d’efficacité opérationnelle. La chaleur de la surface semble descendre par vagues, attirée par le vide de la fosse.

— Le coût de ton existence dépasse désormais tes bénéfices potentiels, conclut Silas. L’arbitrage est rendu.

Il lève le fusil. Dans le faisceau de la lampe, les ossements du nouveau-né semblent briller d’une lueur froide, comme des diamants bruts extraits d’une mine de honte.

— Adieu, Bérénice. Ton bilan est déposé.

Le coup de feu sature l’espace confiné de la cave. L’onde de choc fait vibrer les murs

de pierre. La poussière retombe lentement sur les restes de la dernière héritière, mêlant son sang frais à la terre séchée qui recouvrait le secret des Beaufort.

Silas ne vérifie pas le pouls. Il connaît son métier. Il range son carnet, récupère sa lampe et remonte l'escalier d'un pas régulier.

Dehors, le soleil est toujours à son zénith. Le domaine brûle en silence. Silas sort son téléphone et compose un numéro court.

— Ici Silas. L'audit est terminé. La liquidation est totale. Envoyez les équipes de nettoyage. Le terrain est prêt pour une nouvelle acquisition.

Il raccroche, monte dans sa berline noire et quitte la vallée sans un regard pour les ruines. Le passé est soldé. Le marché peut reprendre.

Chapitre 6

Frais de Gestion

La climatisation de la berline tourne à plein régime, un souffle polaire qui lutte contre les quarante-deux degrés de la Zone Morte. Sur le siège passager, le registre des Beaufort repose dans un sac ignifugé. C'est le grand livre de la honte, trois cents pages de montages offshore, de rétrocommissions et de cadavres jamais déclarés au fisc. Silas garde les yeux fixés sur le ruban d'asphalte qui ondule sous l'effet de la réfraction thermique. Dans le rétroviseur, les ruines du domaine ne sont plus qu'une tache noire sur l'horizon de soufre.

Le premier signal d'alerte n'est pas visuel. C'est une vibration dans la direction. Une herse artisanale, dissimulée sous une couche de poussière calcaire à l'entrée du défilé des Roches Brunnes.

Silas ne freine pas. Il rétrograde, maintient le cap, sent les pneus s'éventrer dans un sifflement de gaz comprimé. La voiture s'affaisse, dérape sur les jantes en alliage, et finit sa course dans un nuage de particules fines, à dix mètres d'un chêne foudroyé.

L'audit de terrain commence maintenant.

— Sortez de la caisse, Silas. Les mains sur le cuir, bien en vue.

La voix vient de la gauche, derrière un affleurement rocheux. Marc Beaufort. Trente-quatre ans. Ancien trader chez Goldman, viré pour avoir confondu ses comptes personnels avec ceux des clients. Un profil de joueur compulsif. Une dette de vie estimée à deux millions d'euros auprès des cartels de l'Est. Un passif toxique.

À droite, émergeant des broussailles calcinées, Hector. Le cousin éloigné, branche cadette. Un colosse aux yeux vides, dont la seule compétence réside dans l'application de la force brute. Un actif immobilisé, sans aucune valeur de revente.

Silas coupe le moteur. Le silence qui suit est plus lourd que la chaleur. Il ouvre la portière avec une lenteur calculée. Chaque geste est un message. Il descend, ajuste les revers de sa veste. Pas une goutte de sueur.

— Vous êtes en retard sur votre calendrier, Marc, dit Silas. La liquidation a été actée il y a trente minutes. Le dossier est clos.

Marc s'approche, un Glock 17 tremblant au bout du bras. Ses vêtements de marque sont ruinés par la poussière. Il a l'air d'un héritier qui vient de réaliser que son héritage est composé de cendres.

— Rien n'est clos tant que j'ai pas ce registre, crache Marc. Bérénice était une incapable. Elle ne savait pas où étaient les clés des comptes numérotés. Mais toi, tu sais. Tu as tout noté. Donne-moi le sac, et tu pourras peut-être marcher jusqu'à la prochaine ville.

Silas évalue la distance. Sept mètres. Hector est à dix mètres sur le flanc droit, armé d'un fusil à pompe de calibre 12. Une puissance de feu supérieure, mais un temps de réaction médiocre.

— Analysons votre position, Marc. Vous tentez une OPA hostile sur un actif déprécié. Ce registre ne contient pas de l'argent. Il contient des preuves. Si vous le prenez, vous n'héritez pas de la fortune, vous héritez de la condamnation à perpétuité qui va avec. C'est une erreur stratégique majeure.

— Ferme-la avec ton jargon de bureaucrate ! hurle Marc. Le fric est là-dedans. Les codes de la fondation au Liechtenstein. Je sais qu'ils y sont.

— La fondation a été siphonnée par Bérénice il y a trois ans pour couvrir les pertes du domaine, répond Silas d'une voix monocorde. Vous vous battez pour un solde débiteur. Vous êtes en train de risquer votre capital vie pour une créance irrécouvrable.

Hector fait un pas en avant, le doigt sur la détente.

— Il ment, Marc. Il veut nous embrouiller. On prend le sac, on le bute, et on se casse.

Silas tourne légèrement la tête vers le colosse.

— Hector. Votre prime d'assurance vie est la seule chose qui ait encore de la valeur chez vous. Si vous tirez, vous créez un incident diplomatique avec mes employeurs. Ils n'aiment pas les frais de gestion imprévus. Vous deviendrez une ligne de dépense qu'ils devront supprimer.

— On s'en fout de tes patrons ! Marc avance encore. Le sac. Maintenant.

Silas soupire. C'est le moment où la négociation échoue et où la restructuration devient nécessaire. Il atteint l'intérieur de sa veste, non pas pour sortir le registre, mais pour saisir le Sig Sauer P226 dissimulé sous l'aisselle gauche.

Le mouvement est fluide, une transaction exécutée à la microseconde.

Marc n'a pas le temps de presser la détente. Silas tire deux fois. La première balle percute le sternum de Marc, brisant le cartilage et stoppant net son élan. La seconde loge une pointe de plomb dans son front, juste au-dessus de l'arête nasale. Marc s'effondre comme une action en chute libre. Valeur nette : zéro.

Hector rugit et épaula son fusil. Silas plonge derrière la carcasse de la berline. La

décharge de chevrotine pulvérise la vitre arrière, projetant des diamants de verre dans l'habitacle.

Silas ne panique pas. Il calcule l'angle de tir. Hector est lourd, lent, prévisible. Il doit recharger après chaque cycle s'il panique. Et Hector panique.

Silas glisse sous le châssis de la voiture, ressort de l'autre côté alors qu'Hector contourne le coffre. Le colosse est à découvert. Une cible facile. Un investissement à perte.

Silas tire trois fois. Une balle dans la cuisse pour briser le levier de mouvement. Une dans l'épaule droite pour désarmer la menace. Hector tombe à genoux, hurlant dans la poussière rouge.

Silas se relève, époussette sa manche. Il s'approche d'Hector, qui rampe péniblement vers son arme. Silas pose son pied sur le canon du fusil.

— Vous avez ignoré les avertissements sur les risques de marché, Hector. C'est le problème avec votre branche de la famille. Trop de muscles, pas assez de vision à long terme.

— Va... va te faire foutre... gémit Hector, la bouche pleine de sang.

— La vulgarité est le dernier refuge des insolvables, répond Silas.

Il pointe son arme vers le sommet du crâne d'Hector.

— Ce n'est pas personnel. C'est juste un ajustement de bilan. Votre existence générerait trop de frictions dans le processus de succession.

Le coup part. Sec. Définitif.

Silas range son arme. Il retourne vers le corps de Marc, récupère le Glock 17 et le jette dans les buissons. Il n'aime pas laisser des outils traîner. Il retourne à sa voiture, ouvre le coffre et en sort un kit de réparation rapide pour pneus.

Dix minutes plus tard, les mèches sont posées, les pneus regonflés par le compresseur portatif. Silas vérifie sa montre. Il est en retard de quatre minutes sur son itinéraire.

Il remonte dans la berline, contourne les deux cadavres qui commencent déjà à attirer les mouches dans la chaleur étouffante. Il sort son carnet de notes et raye deux noms supplémentaires de la liste.

Marc Beaufort : Liquidé.

Hector Beaufort : Liquidé.

Il démarre. Le moteur ronronne, indifférent au carnage. Silas reprend la route, direction l'aéroport privé. Il y a un autre audit qui l'attend à Genève. D'autres familles, d'autres dettes, d'autres passifs à solder.

Dans le rétroviseur, la Zone Morte mérite enfin son nom. Le paysage est propre. Le marché est assaini. La croissance peut repartir sur des bases saines, une fois que les vautours auront fini de traiter les restes des derniers héritiers.

Silas augmente la puissance de la climatisation. Le froid revient. Le monde est à nouveau sous contrôle.

Chapitre 7

L'Amortissement Linéaire

La chaleur n'est pas une météo, c'est une taxe sur l'existence. À quarante-deux degrés sous abri, chaque mouvement coûte un pourcentage de capital hydrique que le corps ne peut plus refinancer. Silas observe la vapeur s'élever des pierres calcinées du domaine Beaufort. Pour lui, ce n'est pas un paysage de désolation, c'est un bilan comptable après un incendie volontaire. Les actifs tangibles ont brûlé. Il ne reste que le passif : les héritiers.

Il pénètre dans l'ombre du cellier ouest. L'air y est plus dense, chargé d'une humidité rance qui rappelle les caves de la Banque Centrale par un lundi de krach. Au centre de la pièce, la citerne principale. C'est le dernier levier opérationnel du domaine. Dans une zone morte où les canalisations ont fondu, celui qui contrôle l'eau contrôle la survie des actionnaires restants.

Silas sort de sa mallette un flacon de verre ambré. Pas d'étiquette. Pas de traçabilité. Le contenu est un composé d'arsenic et de fluorure de sodium, dosé pour une dégradation systémique lente. En jargon financier, on appellerait ça un amortissement linéaire de la force de travail. Il ne s'agit pas de tuer instantanément. Il s'agit de réduire la capacité de résistance de l'adversaire jusqu'à ce que le coût de sa survie devienne prohibitif.

Il verse le liquide dans l'ouverture de la citerne. Le clapotis est le seul son dans le silence de mort du manoir. Silas calcule mentalement le ratio de dilution. Hugo Beaufort pèse environ quatre-vingts kilos. Son métabolisme, accéléré par la panique et la canicule, va absorber le produit à une vitesse optimale. L'investissement est minime, le rendement est garanti.

Il s'installe dans l'angle mort de la pièce, derrière une pile de caisses de vin dont les étiquettes ont noirci. Il attend. Dans ce business, la patience est la seule commodité qui ne se dévalue jamais.

Vingt minutes plus tard, le bruit de pas traînants résonne sur le gravier à l'extérieur. Hugo Beaufort entre dans le cellier. Il ressemble à une action en chute libre : vêtements en lambeaux, visage rougi par les coups de soleil, yeux injectés de sang. Il ne cherche plus le pouvoir. Il ne cherche plus l'argent. Il cherche de la liquidité au sens le plus littéral du terme.

Hugo se précipite vers le robinet de la citerne. Ses mains tremblent. C'est un signe de faiblesse structurelle. Il remplit un vieux verre ébréché. L'eau est trouble, mais pour un homme en état de cessation de paiement physiologique, c'est de l'or pur.

— Tu devrais vérifier la qualité des actifs avant de consommer, Hugo.

La voix de Silas est un scalpel. Hugo sursaute, lâche le verre qui se brise sur le sol. L'eau se répand. Un gaspillage de ressources que Silas note mentalement.

— Silas... putain... tu es encore là ? bafouille Hugo.

Il lèche ses lèvres gercées. Son regard fait la navette entre Silas et le robinet.

— Je suis toujours là où se trouve la dette, répond Silas. Et la tienne est devenue insoutenable.

— Je peux payer. J'ai les titres de la société écran à Panama. On peut s'arranger. On fait un split, cinquante-cinquante.

Silas sort son carnet. Il ne regarde pas Hugo. Il regarde les chiffres qu'il a alignés le

matin même.

— Ton offre manque de substance. Le marché a déjà intégré ta disparition. Les titres dont tu parles ont été saisis par le fisc luxembourgeois il y a trois heures. Tu es en défaut de paiement technique, Hugo. Tu n'as plus rien à négocier, à part le délai de ta liquidation.

Hugo ne l'écoute plus vraiment. La soif est une force de marché plus puissante que la cupidité. Il ramasse un autre récipient, une boîte de conserve vide, et la remplit à nouveau. Il boit. Goulûment. Silas observe le mouvement de sa pomme d'Adam. Chaque gorgée est une signature au bas d'un arrêt de mort.

— C'est bon ? demande Silas.

Hugo s'essuie la bouche d'un revers de main sale.

— C'est la vie, Silas. Juste la vie.

— Non, Hugo. C'est un prêt à court terme avec des intérêts usuriers.

Silas se lève. Il ajuste sa veste. Malgré la chaleur, il ne transpire pas. Son système interne est parfaitement régulé, une machine à haute performance énergétique.

— Dans environ quinze minutes, ton système digestif va commencer à rejeter l'investissement, explique Silas d'un ton monocorde, comme s'il lisait un rapport annuel. Tes reins vont se mettre en mode sauvegarde. Tu vas ressentir une crampe abdominale que tu pourrais confondre avec une opportunité manquée, mais c'est juste le début de l'érosion de tes tissus.

Hugo fronce les sourcils. Il pose la boîte de conserve. Un doute s'immisce dans son esprit embrumé par la déshydratation.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai assaini le point d'eau. J'ai introduit un correcteur de trajectoire. Tu voulais de l'eau, je t'en ai donné. Mais dans ce domaine, rien n'est gratuit. Tu viens de boire le coût de ta propre succession.

Hugo tente de se lever, mais ses jambes flanchent. C'est la première phase de la dégradation : la perte de contrôle des leviers moteurs. Il s'effondre contre la citerne.

— Espèce de... de comptable de merde...

— C'est une insulte que j'accepte, dit Silas en s'approchant. Les comptables sont les seuls qui restent quand les flambeurs comme toi ont tout dilapidé. Ton grand-père a bâti ce domaine sur le sang des autres. Ton père l'a maintenu par la fraude. Toi, tu l'as achevé par l'incompétence. Je ne fais que solder les comptes. C'est une question d'équilibre.

Hugo commence à vomir. Un liquide jaunâtre qui tache la poussière du cellier. Silas recule d'un pas pour ne pas salir ses chaussures en cuir italien. L'esthétique est importante dans la phase finale d'un audit.

— Le processus d'amortissement est lancé, Hugo. Il n'y a pas de procédure de sauvegarde possible. Pas de chapitre 11. Juste une liquidation totale.

Hugo rampe vers la sortie, mais la douleur le cloue au sol. Ses muscles se contractent de manière anarchique. C'est le chaos opérationnel. Silas regarde sa montre. Le timing est parfait.

— Pourquoi ? parvient à articuler Hugo entre deux spasmes.

— Parce que le passif de la famille Beaufort est une anomalie statistique. Tant qu'un seul d'entre vous respire, le bilan ne peut pas être clôturé. Et j'aime que mes dossiers soient classés. Propres. Définitifs.

Silas sort un fusil de chasse de derrière les caisses de vin. Ce n'est pas pour Hugo. C'est pour la sécurité périmétrique. Il vérifie la culasse. Le clic métallique est net, précis.

— Tu vas rester ici, Hugo. La chaleur va accélérer l'effet du produit. Dans deux heures, tu seras une ligne rayée sur mon carnet. Ne t'inquiète pas pour les titres de propriété. Ils sont déjà entre les mains de ceux qui savent les faire fructifier.

Hugo essaie de parler, mais sa gorge est en feu. L'arsenic fait son travail de restructuration interne. Il n'est plus un homme, il est un actif toxique en cours de traitement.

Silas se dirige vers la sortie du cellier. Il s'arrête sur le seuil, baigné par la lumière aveuglante du soleil de midi. Il se retourne une dernière fois.

— Une dernière chose, Hugo. Ta mort n'est pas personnelle. C'est juste une optimisation fiscale à grande échelle.

Silas sort. Il referme la porte lourde du cellier et tire le verrou extérieur. Le bruit du métal contre le métal sonne comme la fermeture d'un coffre-fort.

Il marche sur le gravier, le fusil à l'épaule. Il se dirige vers la berline garée plus loin, sous l'ombre squelettique d'un chêne mort. Il ouvre le coffre, sort une bouteille d'eau minérale scellée, et boit une gorgée fraîche. Un dividende bien mérité.

À l'intérieur du cellier, les gémissements d'Hugo Beaufort s'étouffent. Le marché a parlé. La valeur de l'héritier vient d'atteindre zéro.

Silas s'assoit au volant, démarre le moteur et enclenche la climatisation au maximum. Il sort son carnet et trace un trait horizontal, ferme et définitif, sur le nom d'Hugo.

Le bilan est presque équilibré. Il ne reste plus qu'une signature à obtenir, un dernier actif à liquider, et la Zone Morte pourra enfin être réévaluée. Silas engage la première et quitte le domaine, laissant derrière lui le silence d'une entreprise qui a cessé toute activité.

Chapitre 8

Dividende de Sang

La cloche de l'entrée a tinté, un bruit grêle, presque ironique dans cette atmosphère de fin de règne. À l'intérieur du bureau de tabac, l'air est saturé d'une odeur de vieux papier et de tabac froid, une relique olfactive d'une époque où les gens avaient encore de l'argent à brûler. Silas a franchi le seuil sans un regard pour les présentoirs de magazines jaunis. Il a repéré Bérénice Beaufort immédiatement. Elle était assise derrière le comptoir en Formica, une tache d'élégance anachronique au milieu des paquets de cigarettes vides.

Elle portait un tailleur en lin crème, froissé par la chaleur et la paranoïa. Ses doigts, chargés de bagues dont la valeur aurait pu racheter la moitié du village, tremblaient légèrement alors qu'elle étalait des documents sur le bois écaillé.

— Tu es en retard, Silas. Le marché n'attend pas.

Silas n'a pas répondu. Il a posé son sac de sport sur une table basse, à côté d'un présentoir de briquets jetables. Le bruit sourd du métal contre le bois a fait sursauter Bérénice. Il a sorti le fusil de chasse, pièce par pièce, avec la précision d'un horloger suisse préparant une faillite organisée.

— Regarde ça, a-t-elle poursuivi, sa voix montant d'une octave, cherchant une stabilité qu'elle n'avait plus. Ce sont les titres de propriété du domaine Nord. Les vignes, les chais, les droits d'exploitation. Tout est là. C'est un actif net de sept millions d'euros. Minimum.

Elle a poussé une liasse de papiers vers lui. Silas a jeté un coup d'œil rapide. Le

filigrane était trop brillant, l'encre trop fraîche pour des documents censés dater de la succession de 1994. Des actifs toxiques. Du papier commercial sans valeur, imprimé dans l'urgence pour masquer un trou béant dans la trésorerie familiale.

Silas a sorti un chiffon imbibé d'huile. Il a commencé à frotter le canon du fusil. Le mouvement était lent, rythmique, hypnotique.

— Hugo est hors-jeu, a dit Bérénice, ses yeux scrutant le visage de marbre de Silas pour y déceler une faille, un prix, n'importe quoi. Je sais que tu l'as vu. Il ne compte plus. Si tu valides ces titres, si tu les fais passer dans le bilan final, on partage. Cinquante-cinquante. C'est un rendement immédiat. Tu n'as même pas besoin de tirer. Juste de signer.

Silas a passé le chiffon sur la culasse. Dans son esprit, il calculait le coût d'opportunité de la conversation. Chaque seconde passée à écouter Bérénice était une perte sèche. Elle essayait de négocier une sortie de crise avec une monnaie de singe. Elle ne comprenait pas que dans ce secteur, l'inflation avait tout dévoré. Il ne restait que la valeur intrinsèque de l'acier et du plomb.

— Silas, écoute-moi ! Ces terres sont constructibles. Le projet de complexe hôtelier est déjà validé en préfecture. C'est un levier énorme. On peut lever de la dette, réinvestir, diluer les parts des autres cousins. On peut effacer le passé.

Elle a frappé le comptoir de sa main libre. Une bague en émeraude a heurté le Formica avec un bruit sec. Le bruit d'un investissement qui s'effondre.

Silas a inséré une cartouche dans la chambre. Le clic métallique a résonné dans la boutique comme le verdict d'un tribunal de commerce. Il a levé l'arme, non pas vers elle, mais vers la lumière, vérifiant l'alignement de la mire.

— Ce n'est pas du papier, Silas, a-t-elle murmuré, la panique commençant à percer

sous le vernis de la femme d'affaires. C'est du pouvoir. C'est le nom des Beaufort.

Silas a enfin posé ses yeux sur elle. Un regard d'auditeur avant une saisie totale. Il a vu les pores de sa peau, la sueur qui trahissait son insolvabilité émotionnelle, le vide derrière ses pupilles. Bérénice n'était plus une héritière. Elle était une ligne de passif qu'il fallait solder pour équilibrer les comptes.

Il a repris son nettoyage. Le silence s'est installé, lourd, étouffant, pesant plus que les quarante degrés de la vallée. Bérénice a commencé à ramasser ses papiers, les mains fébriles, les déchirant presque dans sa hâte.

— Tu ne peux pas faire ça. Le passif est trop lourd. Si tu me tues, tu hérites de la dette. Tu hérites de tout le sang, de toutes les emmerdes juridiques. Je suis ton seul bouclier fiscal !

Silas a passé une brosse dans le canon. Un sifflement ténu. Il a analysé l'argument. Faux. En comptabilité de purge, la disparition de l'objet social entraîne l'extinction de la dette. Pas d'héritier, pas de créance. La Zone Morte redeviendrait une page blanche, un terrain vague prêt pour une nouvelle acquisition, libre de toute hypothèque historique.

— Silas, je t'en supplie. J'ai d'autres comptes. En Suisse. Au Panama. Des porteurs anonymes. Je te donne les codes. Tout. Juste, laisse-moi sortir de cette vallée.

Elle a sorti un carnet en cuir de son sac. Elle l'a ouvert, révélant des suites de chiffres et de lettres. Des clés de coffres-forts fantômes. Silas savait que ces comptes avaient été vidés par le patriarche bien avant que le premier incendie ne se déclare. Bérénice vendait du vent à un homme qui ne respirait que de la cendre.

Il a remonté le fusil. L'arme était maintenant impeccable. Une machine de précision prête pour la clôture annuelle.

Bérénice a reculé, ses talons claquant sur le carrelage poussiéreux. Elle a renversé un présentoir de cartes postales. Des images de la vallée en fleurs, des reliques d'un marketing touristique mort depuis longtemps.

— Combien ? a-t-elle hurlé. Quel est ton prix ? Tout le monde a un prix !

Silas a épaulé le fusil. Il n'y avait pas de prix. Il n'y avait qu'une procédure. Il a ajusté la visée sur le centre de gravité de la holding Beaufort. Bérénice a ouvert la bouche pour une dernière offre, une dernière manipulation, un dernier mensonge comptable.

Le silence de Silas était sa réponse finale. Une fin de non-recevoir. Une décision irrévocable du conseil d'administration.

Il a pressé la détente.

Le recul a été absorbé par son épaule avec une efficacité professionnelle. L'impact a projeté Bérénice contre l'étagère de spiritueux. Les bouteilles ont explosé, mélangeant le sang et l'alcool bas de gamme dans un cocktail de faillite totale. Les titres de propriété falsifiés ont volé dans l'air, tourbillonnant comme des confettis lors d'une fête de licenciement collectif, avant de retomber dans le liquide poisseux.

Silas a abaissé l'arme. Il a regardé le corps de Bérénice, affalé parmi les débris. Elle ne ressemblait plus à une menace, ni même à une personne. Elle était un actif déprécié, une perte sèche enfin enregistrée.

Il a sorti son carnet de sa poche de poitrine. Il a cherché le nom de Bérénice. Il a tiré un trait horizontal, net, sans bavure.

Le bilan était désormais propre. Les actifs toxiques avaient été éliminés. La branche Beaufort était officiellement liquidée.

Silas a ramassé son sac, a rangé son arme et s'est dirigé vers la sortie. En passant devant le comptoir, il a ramassé un briquet jetable qui traînait. Il a testé la flamme. Elle était bleue, stable, efficace.

Il est sorti dans la fournaise de l'après-midi. La chaleur l'a frappé comme un mur, mais il ne l'a pas sentie. Il a marché vers sa voiture, le gravier crissant sous ses semelles avec le bruit d'une déchiqueteuse de documents.

Le passé était soldé. Le dividende de sang avait été versé.

Silas est monté dans la berline, a réglé le rétroviseur et a quitté le parking. Dans le rétroviseur, le bureau de tabac n'était plus qu'un point insignifiant dans le paysage calciné. Une succursale fermée définitivement pour cause de cessation de paiement.

La route devant lui était droite, vide et parfaitement rentable.

Chapitre 9

Inventaire de Choc

Le mercure affichait cinquante degrés sous les boiserries du premier étage. Ce n'était plus une température ambiante, c'était un coût d'exploitation insupportable. Hugo Beaufort n'était plus un héritier, c'était une erreur comptable avec un bidon d'essence à la main. Il hurlait des insanités dans le vide, sa voix ricochant contre les reliures en cuir de veau qui commençaient à craqueler sous l'effet du rayonnement thermique. Pour Silas, tapi dans l'ombre d'un renforcement de chêne, Hugo représentait l'actif le plus toxique de la lignée : imprévisible, bruyant et destructeur de valeur.

— Sors de là, charogne ! Je sais que tu m'écoutes ! On va tout solder, Silas ! Tout !

Hugo craqua une allumette. Le geste était mal assuré, un manque total de maîtrise opérationnelle. La flamme lécha le bas d'une tenture du XVIIe siècle. Le tissu, gorgé de poussière et de siècles de mépris aristocratique, s'embrasa avec une efficacité surprenante. Le premier rideau de fumée noire monta vers le plafond à caissons. Silas ne bougea pas d'un millimètre. Il analysait la propagation. Le feu était un levier comme un autre, mais Hugo ne savait pas le manipuler. Il brûlait son propre capital pour débusquer un fantôme. C'était une stratégie de la terre brûlée appliquée à son propre bilan comptable. Un suicide financier en direct.

La chaleur devint une présence physique, une main lourde pressée contre les poumons. Silas ajusta sa respiration. Il connaissait la structure du domaine Beaufort mieux que ceux qui y étaient nés. Il savait que le grand escalier créait un appel d'air, un tirage naturel qui aspirait l'oxygène vers les étages supérieurs. Il se déplaça, glissant le long des plinthes, utilisant les courants de convection pour masquer le bruit de ses pas. Il était une ombre dans un four crématoire, un auditeur infiltré dans une

succursale en flammes.

— Tu veux les titres, c'est ça ? éructa Hugo en balançant le bidon d'essence contre les étagères de la section juridique. Tiens ! Bouffe l'héritage !

L'explosion de vapeur d'essence fut immédiate. Un mur de feu orange déchira l'obscurité de la bibliothèque. Le prix au mètre carré de la pièce venait de tomber à zéro. Silas observa la scène à travers l'interstice d'une porte dérobée. Hugo se tenait au centre du brasier, le visage déformé par une jubilation démente. Il croyait reprendre le contrôle en détruisant l'objet du litige. Erreur de débutant. On ne solde pas une dette en brûlant le grand livre ; on ne fait que rendre l'audit plus complexe.

Silas vérifia son arme. Un Glock 17, froid, pragmatique. Pas d'états d'âme, juste une force de frappe nécessaire pour clôturer le dossier. Il ne tirerait pas tout de suite. Les munitions étaient un investissement, et le feu faisait déjà le travail gratuitement. Il attendait le point de bascule, le moment où la structure céderait, forçant Hugo à se découvrir.

La température grimpa encore. Les vitraux de la façade ouest explosèrent sous la pression thermique, offrant un nouvel apport d'oxygène au sinistre. Le brasier rugit. C'était le son d'une faillite totale. Silas sentit la sueur brûlante couler dans son dos, mais son regard restait fixe, sec. Il calculait les angles de sortie. La bibliothèque était devenue un piège thermique, une chambre de combustion où chaque seconde coûtait de l'énergie vitale.

Hugo commença à tousser. La phase de déni touchait à sa fin, remplacée par la réalité biologique de l'asphyxie. Il recula, cherchant l'air frais qui n'existait plus. Ses mouvements devinrent erratiques, une gestion de crise de dernière minute, désordonnée et vouée à l'échec.

— Silas... je sais que t'es là... on peut... on peut négocier...

La voix était brisée, étouffée par la suie. Silas esquissa un sourire sans lèvres. Négociier. Le mot préféré des perdants quand ils réalisent que leur levier a cassé. Hugo n'avait plus rien à offrir. Ses titres étaient en cendres, sa crédibilité était nulle, et son espérance de vie venait de passer sous le seuil de rentabilité.

Silas sortit de l'ombre. Il apparut derrière un nuage de fumée âcre, tel un spectre de la liquidation judiciaire. Hugo se retourna, les yeux injectés de sang, le visage noirci. Il tenta de lever son fusil de chasse, mais ses réflexes étaient ralentis par le monoxyde de carbone. Silas fut plus rapide. Pas de sommation. Pas de monologue de méchant de série B. Juste une pression constante sur la détente.

La première balle frappa Hugo à l'épaule, le faisant pivoter. La seconde se logea dans le thorax, stoppant net toute velléité de résistance. Hugo s'effondra sur un tas de manuscrits en feu. Le sang se mêla à l'essence, une dernière transaction fluide avant la fin.

Silas s'approcha du corps. Il ne ressentait ni haine, ni satisfaction. C'était une tâche administrative de plus. Il récupéra la sacoche de cuir que Hugo serrait encore contre lui. À l'intérieur, les derniers originaux des testaments falsifiés. Le cœur du litige. Silas vérifia l'intégrité des documents. Ils étaient intacts, protégés par le cuir épais.

Le plafond commença à gémir. Les poutres centenaires, dévorées par les flammes, menaçaient de s'effondrer. Silas rangea la sacoche sous son bras. Il jeta un dernier regard à Hugo. Le dernier des Beaufort n'était plus qu'une ligne barrée dans un registre imaginaire. Un passif définitivement apuré.

Il se dirigea vers la sortie de secours, celle que Hugo avait oubliée de verrouiller dans sa panique. En traversant le hall, Silas croisa son propre reflet dans un miroir doré qui commençait à fondre. Il avait l'air d'un homme d'affaires sortant d'une réunion particulièrement éprouvante, mais victorieuse.

Il poussa la lourde porte de chêne et sortit dans la nuit. L'air extérieur, pourtant caniculaire, lui parut glacial en comparaison du brasier qu'il laissait derrière lui. Il marcha vers sa berline garée à bonne distance, le crépitement du feu servant de bande-son à son départ.

Il monta dans le véhicule, démarra le moteur et régla la climatisation au maximum. Le contraste thermique était une récompense immédiate. Il ouvrit la sacoche, sortit un briquet et, avec une précision chirurgicale, mit le feu aux documents qu'il venait de sauver.

Il les regarda se consumer dans le cendrier de la voiture.

Il n'y avait plus de preuves. Plus d'héritiers. Plus de dettes.

Silas passa la première et s'éloigna du domaine Beaufort. Dans son rétroviseur, les ruines de la bibliothèque s'effondrèrent dans une gerbe d'étincelles, une dernière signature de feu au bas d'un contrat de liquidation totale. Le bilan était enfin à l'équilibre. Le passé était soldé, et le futur n'était qu'une page blanche, prête pour de nouveaux investissements.

Chapitre 10

Déficit d'Empathie

La climatisation de la salle des coffres avait rendu l'âme à 14h22. À 16h00, l'air n'était plus qu'une soupe de poussière et de sueur rance. Bérénice Beaufort fouillait les casiers métalliques avec la frénésie d'un rat acculé dans une décharge. Ses doigts, autrefois manucurés pour signer des contrats d'acquisition agressifs, étaient noirs de suie. Elle ne cherchait pas des bijoux. Elle cherchait de l'oxygène financier.

Hugo entra sans frapper. Il ne frappait jamais. Il enfonçait les portes ou il les achetait. Là, il se contenta de pousser la lourde porte blindée qui grinça sur ses gonds rouillés. Il tenait un Beretta d'une main et une liasse de documents jaunis de l'autre. Son costume sur mesure était ruiné, une tache de graisse barrait son revers gauche. Un passif visuel insupportable.

— C'est vide, Bérénice. Arrête de gratter les murs.

Elle se retourna, les yeux injectés de sang. Elle pointa un dossier vers lui comme s'il s'agissait d'une lame.

— Les titres de la holding de Singapour étaient ici, Hugo. Quelqu'un a purgé les actifs.

— C'est moi qui les ai déplacés. Il y a trois mois. Avant que le fisc ne commence à renifler tes notes de frais de courtisane.

— menteur. Tu n'as pas le levier nécessaire pour déplacer ces fonds. Il faut la double signature.

— La signature de papa ? Il a signé. Juste avant que son cœur ne lâche. J'ai guidé sa main. C'était une restructuration nécessaire.

Silas, niché dans l'étroit conduit d'aération trois mètres plus haut, observait la scène à travers la grille métallique. Son cardio était stable : 58 battements par minute. Il analysait les angles de tir, mais le fusil de chasse restait posé contre la paroi en tôle. Pourquoi gaspiller une cartouche quand le marché se régule de lui-même ? Bérénice et Hugo étaient deux actifs toxiques en train de se neutraliser. Une fusion-acquisition par élimination réciproque.

— Tu as volé les créances de la branche textile, cracha Bérénice. C'était mon seul collatéral pour le prêt de la Deutsche Bank.

— Le textile est mort, Bérénice. On ne vend plus de coton, on vend de la dette. Et ta dette est devenue inexportable. J'ai tout transféré sur un compte miroir au Panama. Tu es insolvable. Techniquement, tu n'existes plus.

Hugo s'approcha, le canon du Beretta baissé, mais le doigt sur la détente. Il savourait son avantage. Dans le monde des Beaufort, la famille n'était qu'un syndicat de copropriété où chacun essayait d'empoisonner le voisin pour récupérer son garage.

— Rends-moi les codes, Hugo. Sinon, je balance l'audit sur la filiale immobilière au procureur.

— Le procureur est sur ma liste de paie depuis 2014. Tu es en retard d'un cycle électoral.

Silas ajusta sa position. Le métal du conduit émit un léger craquement, couvert par le vacarme d'un ventilateur agonisant au bout du couloir. Il voyait la veine jugulaire d'Hugo battre au rythme de son arrogance. Un point faible. Une erreur de gestion. L'arrogance est un coût caché qui finit toujours par plomber le bilan.

Bérénice lâcha ses dossiers. Elle changea de tactique. Elle lissa sa jupe, retrouvant un semblant de dignité de façade. Le marketing de la survie.

— On peut s'arranger. On fusionne nos parts. On liquide Silas. C'est lui le vrai problème. Il nettoie tout ce qu'on laisse derrière nous. Si on ne le paie plus, il s'arrêtera.

— Silas n'est pas un employé, Bérénice. C'est une variable d'ajustement. Et il a déjà été provisionné.

Hugo ne vit pas le mouvement. Bérénice n'avait pas de flingue, mais elle avait un coupe-papier en argent massif dissimulé sous une pile de relevés bancaires. Elle plongea. La lame s'enfonça dans la cuisse d'Hugo, juste au-dessus du genou. L'artère fémorale fut ratée de peu, mais le choc fut suffisant.

Hugo hurla, un bruit de bête blessée qui n'avait rien à faire dans une salle des coffres. Il recula, trébucha sur un coffret vide et s'effondra contre les casiers. Le Beretta glissa sur le sol en béton.

Bérénice se jeta sur l'arme. Hugo la rattrapa par les cheveux. Ils roulèrent au sol, s'entredéchirant pour un morceau d'acier qui représentait leur seul droit de vote restant. C'était pathétique. C'était efficace.

Silas nota mentalement : *Conflit d'associés. Résolution par la violence physique. Ratio d'efficacité : Faible. Temps perdu : Élevé.*

Il sortit une petite fiole de gaz de sa poche. Un sédatif industriel utilisé pour neutraliser les systèmes de sécurité biologiques. Il n'avait pas besoin de les tuer de ses mains. Il suffisait de saturer l'espace. La chaleur ferait le reste. Le domaine Beaufort était déjà en train de brûler à l'étage supérieur, les flammes grignotaient les boiseries du XVIIIe siècle, transformant les souvenirs d'enfance en cendres à haute valeur calorifique.

— Tu ne... sortiras... jamais... d'ici..., haleta Hugo, sa main serrée sur la gorge de sa sœur.

— Je sortirai... avec tes codes..., répondit-elle en lui enfonçant ses ongles dans les yeux.

Le Beretta finit par détoner. Le coup partit dans le vide, ricochant contre une paroi blindée avant d'aller se loger dans un classeur de factures impayées. Le bruit fut assourdissant dans l'espace confiné.

Silas dévissa le bouchon de la fiole. Il la laissa tomber à travers la grille. Le flacon se brisa entre les deux héritiers. Un nuage incolore commença à se propager.

En bas, la lutte ralentit. Les muscles perdirent leur tonus. La haine restait intacte, mais le corps ne suivait plus. Hugo lâcha prise. Bérénice s'affala sur lui, leurs respirations s'entremêlant dans une parodie d'étreinte fraternelle.

— Le déficit d'empathie, murmura Silas pour lui-même, est la seule ressource inépuisable de cette famille.

Il se glissa hors du conduit par la trappe d'accès située dans le couloir adjacent. Il descendit à l'échelle, ses bottes ne faisant aucun bruit sur le sol. Il entra dans la salle des coffres. L'odeur de la poudre et du gaz était entêtante.

Il ramassa le Beretta. Il vérifia le chargeur. Trois balles. Suffisant pour clore n'importe quel litige.

Hugo le regarda, les paupières lourdes, incapable de bouger un doigt.

— Silas... aide-moi... Je te double... ta prime...

— Vous n'avez plus de capital, Hugo. Vous êtes en liquidation judiciaire. Et je suis le syndic.

Bérénice tenta de parler, mais seul un filet de bave s'échappa de ses lèvres. Silas ne la regarda même pas. Il s'approcha du panneau de contrôle de la porte blindée. Il entra

une suite de chiffres. Le code de verrouillage d'urgence.

— Le passif est soldé, dit-il d'une voix monocorde.

Il sortit de la pièce et actionna le levier manuel. Les pènes d'acier s'engagèrent dans les gâches avec un claquement définitif. La salle des coffres était désormais un tombeau hermétique. À l'extérieur, le feu atteignait les fondations. La chaleur transformerait bientôt la pièce en four crématoire.

Silas remonta vers le rez-de-chaussée. La fumée devenait épaisse, noire, chargée de l'odeur des tapis persans et des mensonges séculaires. Il traversa le grand salon sans un regard pour les portraits des ancêtres qui craquelaient sous l'effet de la radiation thermique.

Il sortit dans la nuit. L'air extérieur, pourtant caniculaire, lui parut glacial en comparaison du brasier qu'il laissait derrière lui. Il marcha vers sa berline garée à bonne distance, le crépitement du feu servant de bande-son à son départ.

Il monta dans le véhicule, démarra le moteur et régla la climatisation au maximum. Le contraste thermique était une récompense immédiate. Il ouvrit la sacoche, sortit un briquet et, avec une précision chirurgicale, mit le feu aux documents qu'il venait de sauver.

Il les regarda se consumer dans le cendrier de la voiture.

Il n'y avait plus de preuves. Plus d'héritiers. Plus de dettes.

Silas passa la première et s'éloigna du domaine Beaufort. Dans son rétroviseur, les ruines de la bibliothèque s'effondrèrent dans une gerbe d'étincelles, une dernière signature de feu au bas d'un contrat de liquidation totale. Le bilan était enfin à l'équilibre. Le passé était soldé, et le futur n'était qu'une page blanche, prête pour de

nouveaux investissements.

Chapitre 11

Liquidation Judiciaire

Hugo Beaufort n'est plus un homme, c'est une erreur comptable qui transpire.

Dans l'obscurité poisseuse des caves du domaine, son souffle court ressemble au bruit d'une machine en fin de cycle, un mécanisme grippé qui refuse d'admettre son obsolescence. Cent-dix kilos de graisse, de privilèges et de panique, tapis derrière des rangées de millésimes qui ne seront jamais bus. Silas l'entend à vingt mètres. L'acoustique de la pierre voûtée est impitoyable pour les amateurs.

Silas progresse avec la fluidité d'un audit de nuit. Ses semelles en gomme ne font aucun bruit sur le sol en terre battue. Dans sa main droite, le Glock 17 est une extension naturelle de son bras, un outil de régularisation prêt à l'emploi. Il ne ressent ni colère, ni hâte. La précipitation est le luxe des perdants. Silas, lui, gère un calendrier.

Le tableau électrique se trouve dans le renforcement du corridor C. Un vestige des années 50, des câbles gainés de tissu, une infrastructure aussi délabrée que le reste de la lignée Beaufort. Silas pose ses doigts sur le levier principal. C'est le moment de la clôture des comptes.

Un geste sec. Le clac métallique résonne comme un couperet.

Le ronronnement lointain du générateur s'éteint instantanément. Le silence qui suit est plus lourd que la chaleur de l'après-midi. C'est un silence de coffre-fort. Dans le noir absolu, Hugo Beaufort perd son dernier levier : la visibilité. Pour un homme qui a passé sa vie à manipuler des apparences, l'absence de lumière est une faillite

personnelle.

— Silas ? C'est toi ?

La voix de Hugo est aiguë, brisée par l'humidité des caves. Elle monte des profondeurs, là où les réserves de Cognac s'alignent comme des cercueils de chêne.

— Silas, écoute-moi... On peut restructurer. J'ai des actifs à Singapour. Des comptes dormants dont Bérénice ignore l'existence. On parle de huit chiffres, Silas. Huit chiffres pour que tu sortes d'ici et que tu oublies mon nom.

Silas ne répond pas. Il enclenche ses lunettes de vision nocturne. Le monde bascule dans un vert spectral, granuleux, chirurgical. Il voit les particules de poussière flotter dans l'air. Il voit surtout la silhouette massive de Hugo, recroquevillée derrière une palette de caisses de vin. Le « Porc » tient un revolver de collection avec la maladresse d'un enfant maniant un objet sacré. Le canon tremble. C'est un passif qui s'agite.

— Le marché est saturé, Hugo, finit par lâcher Silas. Sa voix est plate, dépourvue de toute inflexion dramatique. Trop d'héritiers. Trop de dettes. Ton offre manque de liquidités immédiates.

— Je te donne tout ! hurle Hugo. Les titres de propriété, les codes, les accès... Tout ! Ne me laisse pas ici avec elle. Bérénice est folle, elle va tout brûler !

— Elle a déjà commencé, répond Silas en avançant d'un pas.

Il évite une flaque d'eau saumâtre. Chaque mouvement est calculé pour minimiser la dépense énergétique. Il analyse la position de Hugo. L'angle de tir est obstrué par un pilier de soutien. Il doit forcer le mouvement.

— Tu sais ce qu'on fait d'une filiale insolvable, Hugo ? On la liquide. On récupère ce qui est encore valorisable et on efface le reste. Tu es le reste.

— Je suis un Beaufort !

— Tu es un coût opérationnel. Rien de plus.

Hugo tire. Le coup de feu est assourdissant dans l'espace clos. L'éclair de la détonation imprime une image blanche sur la rétine de Silas, mais la balle va se perdre dans un tonneau de 1982. Le vin rouge commence à pisser sur le sol, une hémorragie de capital inutile. Silas ne cille pas. Il a déjà pivoté sur sa gauche.

Hugo panique. Il se lève, tente de courir, mais ses chaussures de ville glissent sur le mélange de terre et de vin. Il s'effondre lourdement. Le bruit de sa chute est celui d'un sac de viande que l'on jette sur un étal. Il gémit, une plainte animale, dépouillée de toute la superbe qu'il affichait lors des conseils d'administration.

Silas se tient au-dessus de lui. Le cercle vert de la visée nocturne encadre le visage de Hugo, déformé par la terreur, brillant de sueur et de larmes.

— Attends... Silas... La famille... On est du même sang...

— Le sang est une mauvaise monnaie, Hugo. Ça ne s'échange pas, ça se verse. Et le taux de change actuel est catastrophique pour toi.

Silas évalue la situation. Hugo est à terre, désarmé, son revolver ayant glissé hors de portée. Il représente une perte de temps. Chaque minute passée dans cette cave augmente le risque d'une intervention extérieure, même si les chances sont minimes. L'efficacité commande d'abréger.

— Une dernière question, dit Silas, le doigt sur la détente. Où est le grand livre ?

Hugo bave. Il essaie de reprendre son souffle.

— Dans... dans le double fond du bureau de mon père. À l'étage. Mais il faut la clé... Bérénice l'a...

— Merci pour l'information. Ton utilité marginale vient de tomber à zéro.

— Silas, s'il te plaît, je peux—

Le 9mm ne fait pas de bruit superflu. Un claquement sec, étouffé par le silencieux. La tête de Hugo rebondit contre le sol de terre battue. Un impact propre, juste au-dessus de l'arcade sourcilière. Le corps tressaille une fois, un dernier spasme de protestation contre une saisie sur actifs définitive, puis s'immobilise.

Silas range son arme. Il sort un carnet de sa poche intérieure, un petit objet relié de cuir noir. Il tire un stylo à bille et trace une ligne horizontale sur le nom de Hugo. Le geste est précis, sans rature.

Il observe le cadavre un instant. Hugo Beaufort. Un homme qui pensait que le nom sur la porte suffisait à garantir la pérennité de l'entreprise. Une erreur de débutant. Dans ce business, seule la capacité à solder le passé compte.

Silas remonte les escaliers de la cave. L'air devient plus chaud à chaque marche, une transition brutale entre le tombeau climatisé et le brasier extérieur. Il n'a pas besoin de lumière. Il connaît le plan du domaine par cœur. Il a mémorisé les flux, les sorties, les points de vulnérabilité.

En arrivant au rez-de-chaussée, il s'arrête devant un miroir doré, vestige de la splendeur passée des Beaufort. Il ajuste son col. Il n'y a pas une tache de sang sur sa chemise. C'est la marque des professionnels : la propreté du bilan.

Dehors, le feu continue de dévorer l'aile est du château. Les flammes sont de grandes colonnes de destruction qui purgent les archives, les secrets et les péchés. Silas regarde sa montre. Il est en avance sur le planning.

Il reste Bérénice. La dernière ligne de crédit avant la clôture annuelle.

Il traverse le grand salon, marchant sur les débris de cristal et de porcelaine. L'odeur de la fumée est partout, âcre, définitive. C'est l'odeur de la fin d'un cycle économique. Silas aime cette odeur. Elle signifie que le terrain sera bientôt nu, prêt pour une nouvelle acquisition, une nouvelle structure, un nouveau profit.

Il atteint le bureau. La porte est entrouverte. À l'intérieur, il entend le bruit d'un tiroir que l'on force. Bérénice est là, cherchant désespérément à sauver ce qui ne peut plus l'être. Elle ne comprend pas que dans une liquidation judiciaire de cette ampleur, on ne sauve pas les meubles. On sauve sa peau, ou on disparaît avec les dettes.

Silas entre dans la pièce. Il ne cherche pas à se cacher. Le rapport de force est déjà établi. Il est le liquidateur, et elle est l'actif toxique qu'il doit radier.

— Hugo ne viendra pas t'aider, Bérénice, dit-il calmement. Il a fini sa mission. Il a été... amorti.

Elle se retourne, un coupe-papier à la main, les yeux injectés de sang. Elle ressemble à une bête traquée dans un palais en ruines.

— Tu l'as tué, espèce de monstre !

— J'ai équilibré les comptes, corrige Silas. C'est une question de mathématiques, pas de morale. Maintenant, donne-moi la clé du coffre. On va finir ce bilan proprement.

Il avance vers elle, l'ombre d'un prédateur sur le mur dévoré par les flammes. Le chapitre 11 touche à sa fin. La procédure est standard. La sentence est irrévocable. Le passé est une dette que l'on paie toujours comptant.

Chapitre 12

Le Grand Livre

La sueur de Bérénice avait l'odeur du vieux cuivre et de la panique. Elle tenait son coupe-papier comme on agrippe une bouée dans un naufrage d'acide. Silas ne cilla pas. Pour lui, elle n'était qu'une erreur d'écriture, une scorie dans un grand livre qui aurait dû être clos depuis des décennies. La pièce empestait la poussière calcinée et le tabac froid. Dehors, la canicule de quarante degrés transformait le domaine Beaufort en un four crématoire à ciel ouvert.

— Pose ça, Bérénice. Tu vas te couper, et je n'ai pas envie de salir le parquet avec une hémorragie inutile. Le nettoyage coûte déjà assez cher comme ça.

Sa voix était un scalpel. Froide, précise, sans aucune aspérité émotionnelle. Il s'avança de deux pas, ses chaussures de cuir italien crissant sur les débris de verre. Il ne la regardait pas dans les yeux ; il observait sa posture, calculant le temps qu'il lui faudrait pour bondir et la force nécessaire pour briser son poignet. Une simple opération de maintenance.

— Hugo est mort, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle. Tu l'as effacé.

— Hugo était un actif déprécié, répondit Silas en ajustant les manchettes de sa chemise blanche, toujours impeccablement repassée malgré l'enfer ambiant. Il a tenté de renégocier les termes de son contrat au milieu d'une crise de liquidités. C'est une faute de gestion impardonnable. J'ai simplement procédé à son amortissement intégral. Il ne pèse plus rien sur la balance.

Bérénice recula jusqu'à butter contre le bureau massif en chêne, celui-là même où

trois générations de Beaufort avaient signé des pactes avec le diable et des banquiers véreux. Elle tremblait. Ses bijoux, des émeraudes montées sur de l'or blanc, tintaient contre le bois. Un bruit de monnaie de singe.

— On a l'argent, Silas ! On peut te payer ! Le coffre... la clé que tu cherches... il y a de quoi racheter la moitié de la vallée !

Silas s'arrêta. Un sourire sec, presque imperceptible, étira ses lèvres fines. C'était le sourire d'un auditeur qui vient de trouver le trou noir dans un bilan consolidé. Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit un portefeuille en cuir de lézard. Il en tira un feuillet jauni, plié en quatre, dont les bords s'effritaient sous la chaleur.

— Tu parles de la dette, Bérénice. Toujours la dette. C'est votre moteur, votre raison d'être. Vous vivez dans le rouge depuis si longtemps que vous avez fini par croire que c'est votre couleur naturelle.

Il déplia le papier avec une lenteur calculée, un geste presque liturgique. Il le posa sur le bureau, juste à côté de la main tremblante de l'héritière.

— Regarde.

Bérénice baissa les yeux. Ses pupilles se dilatèrent. C'était un reçu de la Banque de France, daté de l'automne 1984. Une signature grasse, celle de son grand-père, barrait le document. Le tampon "SOLDE POUR TOUT COMPTE" ressortait en un rouge passé, presque rose.

— C'est... c'est impossible, souffla-t-elle.

— Ton grand-père était un homme de systèmes, Bérénice. Il savait que l'influence ne se transmet pas, elle se liquide. Il a payé chaque centime. La créance des Beaufort a

été éteinte quarante ans avant ta naissance. Les intérêts, le principal, les pénalités de retard. Tout a été apuré.

Le silence qui suivit fut plus lourd que la chaleur. Bérénice lâcha le coupe-papier. Il tomba sur le tapis avec un bruit sourd, définitif. Elle regardait le papier comme si c'était un arrêt de mort. Dans un sens, c'en était un.

— Alors pourquoi ? demanda-t-elle dans un souffle. Pourquoi cette chasse ? Pourquoi avoir laissé mon père se ruiner pour rembourser des fantômes ? Pourquoi avoir laissé Hugo et les autres s'entretuer pour des titres de propriété ?

Silas fit un pas de plus. Il était désormais si proche qu'elle pouvait sentir l'odeur de fer de son arme et celle, plus neutre, de son parfum de luxe.

— Parce que le monde n'aime pas les comptes qui tombent juste, Bérénice. Une dette payée est une dette oubliée, et l'oubli est un luxe que votre lignée ne mérite pas. Vous avez bâti un empire sur l'idée que vous étiez des survivants, des prédateurs endettés. C'était votre levier. Votre seule valeur sur le marché.

Il ramassa le reçu et le rangea soigneusement.

— Mon client ne voulait pas d'argent. L'argent est une commodité vulgaire. Mon client voulait de la symétrie. Une entreprise qui n'a plus de passif n'a plus de raison d'exister. Elle doit être liquidée pour libérer de l'espace. On appelle ça une restructuration radicale.

— Qui est ton client ?

— L'Histoire, Bérénice. Et l'Histoire est un comptable maniaque. Elle n'aime pas les dossiers qui traînent. Elle n'aime pas les branches mortes qui pompent encore de la sève par habitude.

Bérénice s'effondra sur le fauteuil de cuir. Sa superbe s'était évaporée. Elle n'était plus l'héritière d'un empire, mais une ligne de texte inutile à la fin d'un long rapport d'échec. Elle comprit enfin que Silas n'était pas venu pour le trésor. Il était venu pour le point final.

— La purge n'est plus une nécessité financière, Silas, c'est ça ? C'est juste... de l'esthétique ?

— De la propreté, corrigea-t-il. Un bilan doit être vierge. Quand je sortirai d'ici, il ne restera plus rien des Beaufort. Pas un titre, pas un héritier, pas une rumeur. Le passif sera brûlé, l'actif sera dissous. C'est une exigence de clarté. On ne laisse pas une cellule cancéreuse dans un corps sain sous prétexte qu'elle a payé son loyer.

Il sortit son arme. Un Beretta noir, mat, qui ne reflétait pas la lumière des flammes qui commençaient à lécher les rideaux du salon voisin. Le feu progressait avec une logique implacable, la même que celle de Silas.

— Tu es un monstre, Silas. Un pur produit de la bureaucratie du sang.

— Je suis un liquidateur, Bérénice. Je clos les dossiers que les gens comme toi sont trop lâches pour finir. Tu as passé ta vie à essayer de sauver des meubles qui étaient déjà vendus. C'est un manque flagrant de vision stratégique.

Il arma le chien. Le clic métallique résonna dans la pièce comme le verrou d'un coffre-fort. Bérénice ne ferma pas les yeux. Elle regardait le reçu que Silas tenait encore du bout des doigts, ce morceau de papier qui rendait chaque goutte de sang versée par sa famille absurde, grotesque, inutile.

— Une dernière question, dit-elle, sa voix redevenue étrangement calme. Est-ce que ça te procure du plaisir ? De voir que tout ça ne servait à rien ?

Silas la regarda enfin. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, sombres et inflammables.

— Le plaisir est une variable émotionnelle qui n'entre pas dans mon calcul de rentabilité. Je ne ressens rien, Bérénice. Je constate. Et le constat est simple : tu es en surplus.

Il leva le bras. La distance était courte. L'angle était parfait. Silas ne visait pas le cœur ; il visait le centre de la décision, là où les dettes se forment et où les trahisons se décident.

— La séance est levée, murmura-t-il.

Le coup de feu ne fit qu'un bruit sec, étouffé par le grondement de l'incendie qui dévorait désormais les poutres du plafond. Bérénice bascula en arrière, son corps heurtant le bureau avant de glisser sur le sol. Silas ne vérifia pas son pouls. Il savait où il avait frappé. Il sortit un briquet de sa poche, l'alluma, et laissa tomber le reçu de 1984 sur le corps de la dernière des Beaufort.

Le papier s'enflamma instantanément. Les preuves du paiement partaient en fumée, rejoignant le mensonge sur lequel cette famille avait régné. Silas se détourna et marcha vers la sortie. Il ne courut pas. Il n'avait pas besoin de courir. Le timing était parfait.

Il franchit le seuil du domaine alors que le toit s'effondrait dans un fracas de fin du monde. Il monta dans sa berline noire garée à l'ombre des cyprès calcinés. Il sortit son téléphone, ouvrit une application sécurisée et tapa une seule ligne de commande.

DOSSIER BEAUFORT : APURÉ. SOLDE : 0,00.

Il démarra le moteur. La climatisation se mit en marche, chassant l'odeur de la mort et de la cendre. Silas engagea la première et quitta la vallée sans un regard pour le brasier derrière lui. Le bilan était clos. La propreté était rétablie. Le passé n'était plus qu'une ligne barrée dans un grand livre que personne ne rouvrirait jamais.

Chapitre 13

L'Apurement Final

Quarante degrés à l'ombre des colonnes calcinées. L'air n'est plus de l'oxygène, c'est un solvant qui ronge les poumons. Silas progresse dans les décombres du grand salon des Beaufort avec la régularité d'un métronome. Ses semelles de cuir crissent sur le marbre fendu. Chaque pas est un investissement ; chaque mouvement, une dépense d'énergie calculée. Dans sa main droite, le fusil de chasse n'est pas une arme, c'est un outil d'ajustement structurel.

Bérénice est là, au centre de la pièce, assise sur un coffre-fort qui ne contient plus que des promesses de vente caduques. Elle porte un collier d'émeraudes sur une chemise de safari maculée de suie. Le contraste est absurde. C'est le bilan comptable d'une faillite qui refuse de s'avouer vaincue.

— Tu es en retard pour l'audit, Silas, siffle-t-elle. Sa voix est un froissement de vieux billets de banque.

Silas s'arrête à cinq mètres. La distance de sécurité. Le levier de négociation minimum.

— Le marché est volatil, Bérénice. Les accès routiers sont bloqués par les incendies. Mais les échéances, elles, ne bougent pas.

Il balaie la pièce du regard. Il analyse les angles, les sorties de secours obstruées, le poids de la charpente qui menace de s'effondrer. Tout ici est un passif. La lignée Beaufort est une entreprise en liquidation judiciaire dont il est le seul syndic autorisé.

— J'ai les titres, Silas. Les vrais. Pas les copies que mon cousin a tenté de refourguer aux Suisses.

Elle tapote le coffre. Un geste de propriétaire. Pathétique.

— Ces titres valent le prix du papier, répond Silas. La valeur intrinsèque est tombée à zéro au moment où ton oncle a signé le premier contrat de corruption en 72. Depuis, vous ne vivez que sur un crédit revolving de mensonges. Je suis ici pour solder le compte.

Bérénice ricane. Elle a cette lueur dans les yeux, celle des traders qui s'apprêtent à tout perdre sur un dernier coup de dés. Elle glisse sa main dans la poche de sa veste. Silas ne bouge pas. Il anticipe. Il a déjà modélisé les trois scénarios possibles.

— On ne solde pas une famille comme les Beaufort, Silas. On négocie une sortie de crise. J'ai encore des actifs à l'étranger. Des prête-noms.

— Les prête-noms sont morts, Bérénice. Ou ils ont été rachetés. J'ai passé la matinée à clôturer leurs comptes. Tu es la dernière ligne du grand livre. Une ligne isolée. Une erreur d'arrondi qu'il faut corriger pour que le bilan soit propre.

Le silence qui suit est lourd, saturé de chaleur et d'odeur de bois brûlé. Silas voit le muscle de la mâchoire de Bérénice se contracter. Elle sait. L'analyse est sans appel. Le ratio risque/rendement de sa survie est devenu insoutenable pour ses créanciers de l'ombre.

— Alors c'est ça ? La purge finale ?

— L'apurement, corrige Silas. C'est plus professionnel.

Bérénice sort brusquement sa main de sa poche. Ce n'est pas un carnet de chèques.

C'est une grenade défensive M26, une relique de l'arsenal privé de son père. Elle a déjà retiré la goupille. Elle maintient le levier de sécurité avec une pression désespérée.

— Si je lâche, on coule tous les deux, Silas. C'est ça, ton retour sur investissement ? La destruction mutuelle assurée ?

Silas ne cille pas. Il analyse l'angle de projection. Elle est affaiblie par la déshydratation. Son bras tremble de 0,5 millimètre toutes les trois secondes. Elle n'a pas la force cinétique pour l'atteindre efficacement si elle lance. S'il tire maintenant, le réflexe post-mortem relâchera le levier. Explosion dans 4 secondes. Portée létale : 15 mètres. La pièce en fait douze.

— Mauvaise stratégie, Bérénice. La grenade est un actif toxique. En la gardant en main, tu ne fais que garantir ta propre radiation. Si tu la lances, tu n'as nulle part où te mettre à l'abri. Ton levier est une illusion.

— Je m'en fous ! Je ne mourrai pas fauchée !

— Tu es déjà fauchée. Ton existence est une dette que tu ne peux plus rembourser.

Silas ajuste la crosse du fusil contre son épaule. Un mouvement fluide, sans émotion. Il ne voit pas une femme, il voit une créance irrécouvrable.

— Dernier avis avant saisie, dit-il d'une voix monocorde.

Bérénice hurle. Un cri de rage, de frustration, le cri d'une classe sociale qui s'effondre. Elle arme son bras pour lancer l'engin. Silas calcule la trajectoire. Il ne vise pas le buste. Il vise le genou droit.

Le coup de feu claque, sec, définitif.

La rotule de Bérénice explose. Elle s'effondre instantanément, l'équilibre rompu. La grenade lui échappe des mains, mais au lieu de voler vers Silas, elle roule à ses pieds, sous le coffre-fort. Bérénice tombe face contre terre, le visage dans la cendre.

Silas ne court pas. Il fait trois pas de côté, se glisse derrière une colonne de soutien en granit massif, le seul élément structurel encore fiable du domaine. Il se plaque contre la pierre, ouvre la bouche pour protéger ses tympans.

L'explosion soulève la poussière de trois générations. Le coffre-fort est projeté contre le mur, broyant ce qui restait des boiseries d'époque. Des éclats de métal sifflent dans l'air surchauffé. Un nuage de débris retombe lentement, comme une pluie de confettis noirs sur un champ de ruines.

Silas sort de sa cachette. La fumée se dissipe. Bérénice est étendue sur le dos, le corps criblé d'éclats. Elle respire encore, mais c'est un râle mécanique, le bruit d'une machine qui rend l'âme. Ses yeux sont fixés sur le plafond qui s'effrite.

Silas s'approche. Il n'y a aucune haine dans son regard, juste la satisfaction du travail terminé. Il pose le fusil contre le coffre éventré. Il fouille dans la poche intérieure de sa veste et en sort un briquet en argent. Il sort ensuite un vieux papier jauni, plié en quatre.

Il s'accroupit près de Bérénice. Elle essaie de parler, mais le sang emplît sa gorge. Elle n'est plus qu'une perte sèche.

Silas fit jouer le briquet dans sa poche, l'alluma, et laissa tomber le reçu de 1984 sur le corps de la dernière des Beaufort.

Le papier s'enflamma instantanément. Les preuves du paiement partaient en fumée, rejoignant le mensonge sur lequel cette famille avait régné. Silas se détourna et

marcha vers la sortie. Il ne courut pas. Il n'avait pas besoin de courir. Le timing était parfait.

Il franchit le seuil du domaine alors que le toit s'effondrait dans un fracas de fin du monde. Il monta dans sa berline noire garée à l'ombre des cyprès calcinés. Il sortit son téléphone, ouvrit une application sécurisée et tapa une seule ligne de commande.

DOSSIER BEAUFORT : APURÉ. SOLDE : 0,00.

Il démarra le moteur. La climatisation se mit en marche, chassant l'odeur de la mort et de la cendre. Silas engagea la première et quitta la vallée sans un regard pour le brasier derrière lui. Le bilan était clos. La propreté était rétablie. Le passé n'était plus qu'une ligne barrée dans un grand livre que personne ne rouvrirait jamais.

Chapitre 14

Bilan de Clôture

La chaleur n'est pas une émotion. C'est une donnée physique, une contrainte technique qui ralentit la cadence de traitement. Quarante degrés à l'ombre des cyprès, probablement cinquante-cinq à l'intérieur des murs de pierre du domaine Beaufort. Silas ajuste sa cravate. Le nœud est parfait, une strangulation volontaire qui maintient sa concentration à son point de rupture. Il franchit le seuil de la bâtisse. L'air est saturé de particules de suie et de l'odeur âcre du vieux papier qui se consume. Pour Silas, c'est l'odeur d'une fusion-acquisition qui tourne court.

Il progresse dans le hall. Le marbre a éclaté sous l'effet de la température, dessinant des veines sombres sur le sol, comme un graphique boursier en plein krach. À sa gauche, le grand escalier. À sa droite, le bureau d'Hubert Beaufort. C'est là que le passif s'est accumulé. C'est là que l'audit doit se terminer.

Silas entre dans la pièce. Les flammes lèchent déjà les rideaux de velours, mais le coffre-fort ignifugé est ouvert. Bérénice a été négligente. Dans l'urgence de la fuite, ou de la mort, elle a laissé les livres ouverts. Silas s'approche. Il ne cherche pas d'or. L'or est une valeur refuge pour les amateurs. Il cherche les registres.

Il pose sa main sur le cuir des grands livres comptables. Trois générations de Beaufort résumées en colonnes de chiffres. Il feuillette les pages avec une précision chirurgicale. 1954 : l'acquisition des terres par l'expropriation forcée des métayers. Un levier classique. 1972 : le détournement des subventions européennes pour l'irrigation. Un flux de trésorerie optimisé par la corruption. Silas ne juge pas. Il évalue la viabilité de la structure. Verdict : insolvable.

Il atteint le double fond du coffre. Un dossier chemisé de noir, sans étiquette. À l'intérieur, les preuves de l'infanticide de 1962. Le "petit incident" du puits. Dans le monde de Silas, un crime n'est pas une faute morale, c'est un risque de réputation non provisionné. Si ce dossier sortait, la valeur de la marque Beaufort tomberait à zéro. Il extrait les photos polaroids jaunies, les rapports de gendarmerie étouffés, les témoignages achetés. Il les dépose sur le bureau.

Puis, il sort de sa poche intérieure le document final. Le reçu de 1984.

Il l'observe une dernière fois. Le papier est sec, cassant. Il porte le sceau de la banque occulte qui gérait les dettes de sang de la famille. Le montant est astronomique, mais la mention est claire : **SOLDE TOTAL ET DÉFINITIF**.

La famille Beaufort s'est entre-déchirée pendant quarante ans pour une dette qui n'existait plus. Ils ont tué, trahi et brûlé leurs propres vies pour racheter ce qui était déjà payé. Une erreur d'écriture monumentale. Une faille dans la transmission de l'information. Silas sourit. C'est la seule chose qui l'amuse dans ce métier : l'inefficacité crasse des émotions humaines face à la rigueur des chiffres.

Il craque une allumette.

La flamme est minuscule, mais elle détient un pouvoir de levier absolu. Il la dépose sur le dossier noir. Le papier s'embrase. Le feu se propage aux registres de 1954, puis à ceux de 1972. La fumée devient noire, dense. Silas regarde les preuves de l'infanticide se transformer en carbone. Le risque de réputation est neutralisé. Le passif est effacé.

Il se déplace vers le corps de Bérénice, affalé près de la fenêtre. Elle porte encore son collier de perles, un actif circulant désormais inutile. Silas sort le reçu de 1984 de sa poche. Il l'allume à son tour. Il le laisse tomber sur le cadavre de la dernière des Beaufort.

Le papier s'enflamma instantanément. Les preuves du paiement partaient en fumée, rejoignant le mensonge sur lequel cette famille avait régné. Silas se détourna et marcha vers la sortie. Il ne courut pas. Il n'avait pas besoin de courir. Le timing était parfait. Chaque seconde était calculée pour maximiser l'effet de la destruction tout en garantissant son extraction.

Il traverse le hall. Les poutres craquent au-dessus de sa tête. C'est le son d'une structure qui dépose le bilan. Pour Silas, c'est une musique familière. Il évite un débris enflammé avec la souplesse d'un trader évitant une chute de cours. La porte d'entrée est à dix mètres. L'air frais de la fournaise extérieure l'appelle.

Il franchit le seuil du domaine alors que le toit s'effondrait dans un fracas de fin du monde. La poussière de calcaire et la cendre créent un nuage opaque, une barrière naturelle entre le passé et ce qui reste. Silas ne se retourne pas. Regarder en arrière est une perte de temps, et le temps est la seule ressource non renouvelable.

Il monta dans sa berline noire garée à l'ombre des cyprès calcinés. L'habitacle est un sanctuaire de cuir et de technologie. Il sortit son téléphone, ouvrit une application sécurisée et tapa une seule ligne de commande. Le curseur clignote un instant, validant la transaction finale.

DOSSIER BEAUFORT : APURÉ. SOLDE : 0,00.

Il démarra le moteur. Le ronronnement du V8 est le seul bruit dans cette vallée pétrifiée. La climatisation se mit en marche, chassant l'odeur de la mort et de la cendre. Silas ajusta son rétroviseur, non pas pour voir les ruines, mais pour vérifier que sa chemise était toujours impeccable.

Il engagea la première et quitta la vallée sans un regard pour le brasier derrière lui. Le bilan était clos. La propreté était rétablie. Le passé n'était plus qu'une ligne barrée

dans un grand livre que personne ne rouvrirait jamais. La symétrie était atteinte. Le marché pouvait reprendre son cours. Silas avait déjà l'esprit tourné vers le prochain audit. Le monde était plein de dettes qui attendaient leur liquidateur.

Chapitre 15

Solde de Tout Compte

La semelle de ses Berluti s'enfonça dans une couche de cendre de trois centimètres. Un résidu gris, gras, mélange de chêne centenaire et de tapisseries flamandes. Silas ne ralentit pas. Dans son esprit, chaque pas était une soustraction. Le domaine Beaufort n'était plus un parc immobilier de prestige ; c'était une charge exceptionnelle enfin passée en pertes et profits.

Quarante degrés à l'ombre des squelettes de pins. La chaleur n'était pas un climat, c'était une pression atmosphérique destinée à écraser les faibles. Silas ajusta ses lunettes de soleil. Les verres polarisants transformèrent le brasier mourant en une série de contrastes thermiques nets. À sa droite, la carcasse de la Bentley de Bérénice fumait encore. Un actif déprécié à 100 %.

Il n'y avait aucune satisfaction dans le geste. Le plaisir est une variable émotionnelle qui fausse les rendements. Silas ne cherchait que la clôture.

Il traversa ce qui restait du grand salon. Les colonnes de marbre avaient éclaté sous l'effet de la dilatation thermique. Un désastre structurel. Un gâchis de capital. Il s'arrêta devant le coffre-fort encastré dans le mur nord, désormais béant, vidé de ses titres de propriété et de ses secrets. La porte en acier de deux tonnes pendait sur ses gonds comme la mâchoire d'un cadavre.

Silas sortit son smartphone. L'écran était la seule chose propre dans ce périmètre de désolation. Il ouvrit l'interface de gestion de crise.

— État des lieux, murmura-t-il.

L'IA de l'Unité de Stratégie Narrative répondit par une vibration sèche.

Cible 1 (Bérénice) : Neutralisée. Localisation : Caveau familial (non officiel).

Cible 2 (Le Notaire) : Liquidation confirmée à 04h12.

Cibles 3 à 7 (Les Créanciers) : Accords de non-divulgence signés post-mortem.

Le compte était bon. Le passif était apuré.

Il continua sa progression vers la sortie, évitant un morceau de lustre en cristal qui menaçait de s'effondrer. La poussière de cendre voltigeait, cherchant une surface où se poser. Silas surveillait sa chemise blanche. Le coton égyptien, tissé à 180 fils, était son armure. Une seule tache de sang ou de suie aurait signifié un échec opérationnel. La propreté est le luxe ultime de celui qui manipule la fange.

Il atteignit le perron. En bas, le chemin de gravier était jonché de douilles de 12 mm. Le coût des munitions était dérisoire comparé au gain de la transaction. Il descendit les marches avec la régularité d'un métronome.

Soudain, un mouvement sur sa gauche.

Un homme. Ou ce qu'il en restait. L'un des gardes de Bérénice, rampant dans la poussière, une main pressée sur une plaie abdominale qui ne s'arrêterait plus de fuir. L'homme leva les yeux vers Silas. Une demande muette. Une supplique pour un dernier acte de charité.

Silas s'arrêta à deux mètres. Il consulta sa montre.

— Vous n'êtes plus sur la fiche de paie, dit Silas. Votre contrat a été résilié au moment où le toit s'est effondré.

— Aide... moi...

— L'assistance respiratoire est un coût fixe que la structure ne peut plus supporter. Vous êtes en situation de cessation de paiement biologique.

L'homme s'étouffa. Un bruit de liquide dans les poumons. Silas ne détourna pas le regard, mais il ne fit pas un geste. L'empathie est un transfert de ressources sans retour sur investissement. Il attendit que le spasme cesse. Lorsque les yeux du garde se fixèrent sur le vide, Silas nota mentalement la fin de l'amortissement.

Il reprit sa marche.

Sa voiture, une berline noire aux vitres opaques, l'attendait au bout de l'allée des cyprès calcinés. Le moteur tournait déjà, un murmure de puissance contenue. Le chauffeur, un homme dont le visage était aussi lisse qu'un rapport annuel, ne descendit pas. Il n'y avait pas de protocole pour les ruines.

Silas ouvrit la portière arrière. L'air conditionné, réglé à 19 degrés, le frappa comme une gifle de glace. Il s'installa sur le cuir nappa. L'habitacle était un sanctuaire de technologie et de silence, une bulle de premier monde flottant sur les décombres du troisième.

Il sortit son téléphone une dernière fois. Le curseur clignotait sur l'application sécurisée.

VALIDER LA TRANSACTION FINALE ?

Il appuya sur l'écran. Un milliard d'euros s'évapora d'un compte offshore pour se fragmenter en dix mille micro-virements, disparaissant dans le réseau global comme une goutte d'encre dans l'océan. La dette Beaufort n'existait plus. Elle n'avait jamais existé. L'histoire est écrite par les comptables qui survivent aux audits.

DOSSIER BEAUFORT : APURÉ. SOLDE : 0,00.

Silas rangea l'appareil dans la poche intérieure de sa veste. Il ajusta son rétroviseur. Une trace grise, minuscule, maculait son poignet gauche. Il sortit un mouchoir en soie, nettoya la tache avec une précision chirurgicale, puis laissa tomber le tissu sur le tapis de sol.

— On y va, dit-il.

— Destination, Monsieur ? demanda le chauffeur.

— Là où les chiffres ne s'additionnent pas.

Le V8 gronda. La voiture s'élança sur le gravier, soulevant un nuage de poussière qui masqua un instant les ruines du domaine. Silas ne regarda pas derrière lui. Le passé est une donnée non pertinente une fois que le bilan est clos.

À travers la vitre teintée, il regarda la vallée défiler. Les vignes brûlées, les fermes abandonnées, les pylônes électriques tordus. Tout cela n'était que du foncier en attente de restructuration. Il voyait déjà les plans de lotissements, les complexes de luxe, les zones franches. La destruction est la condition nécessaire de la création de valeur.

Il ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il voyait des colonnes de chiffres s'aligner parfaitement. Le monde était un grand livre de comptes dont il était l'unique vérificateur. Chaque vie, chaque mort, chaque trahison n'était qu'une écriture comptable.

Le téléphone vibra à nouveau. Une notification prioritaire.

NOUVEL AUDIT : GROUPE VANDENBERG. DISCORDANCE DÉTECTÉE DANS LES ACTIFS IMMATÉRIELS. NIVEAU DE RISQUE : SYSTÉMIQUE.

Un léger sourire, presque imperceptible, étira les lèvres de Silas. Le marché était dynamique. Les erreurs de gestion étaient infinies.

Il déboutonna le premier bouton de sa chemise. La climatisation avait enfin chassé l'odeur de la mort. Il se sentait léger, efficace, prêt.

La voiture quitta la route départementale pour s'engager sur l'autoroute, filant vers la métropole, vers les tours de verre et d'acier où les guerres se gagnaient à coups de clauses de rachat et de prises de participation hostiles.

Le domaine Beaufort n'était déjà plus qu'une ligne barrée dans un registre poussiéreux. Une note de bas de page dans l'histoire de la finance de l'ombre.

La propreté était rétablie.

La symétrie était atteinte.

Le bilan était clos.

FIN

Merci d'avoir lu "Solder le Passé Brûlant"

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)